

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 8 (1875)

Artikel: La théologie des réunions de l'alliance évangélique à New-York, en 1873
Autor: Astié, J.-F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379181>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA THÉOLOGIE

DES

RÉUNIONS DE L'ALLIANCE ÉVANGÉLIQUE

A NEW-YORK, EN 1873 ¹

Une personne qui me tient de fort près et dont j'ai l'habitude de considérer les simples suggestions comme des ordres, insiste depuis quelque temps déjà pour que je fasse part au public des impressions que j'ai rapportées des séances de l'Alliance évangélique, tenues à New-York dans l'automne de 1873. Cette personne est d'un naturel fort tenace; aussi j'ai beau multiplier et varier les raisons devant me dispenser de me livrer à un travail trop étranger à mes préoccupations ordinaires, elle ne veut entendre à aucune.

J'estime qu'il est déjà trop tard pour publier un pareil travail sur des réunions oubliées depuis longtemps. — Sans doute, reprend cette personne, le moment est bien passé de nous entretenir des simples bagatelles de la porte. Mais nous avons la naïveté de croire que vous auriez peut-être autre chose à nous dire. Et puis, ne vous êtes-vous pas chargé vous-même de m'apprendre que les rapports officiels n'ont été publiés qu'hier, un gros volume, dit-on? De sorte que bien loin d'être passé, le bon moment pour une étude approfondie serait à peine venu.

¹ *Evangelical Alliance conference, 1873. History, essays, orations, and other documents of the sixth general conference of the Evangelical alliance held in New-York, october 2-12, 1873. Edited by Rev. Philip Schaff, D. D. and Rev. S. Irenæus Prime, D. D. Un fort volume, grand in-octavo de 773 pages sur deux colonnes. New-York, Harper and Brothers publishers, Franklin Square, 1874.*

Mais tant de journaux ont déjà parlé de ces réunions que c'est à peine si je trouverais quelque chose à glaner dans cette riche moisson. — Votre excuse est-elle bien sérieuse ? Pour ma part, j'ai assez de tous ces récits qui, quand il ne tombent pas dans le lieu commun, n'ont rien à faire avec le but de la réunion ; je n'ai su trouver aucune idée vraiment nouvelle, caractéristique dans les articles de nos divers journaux. N'auriez-vous donc traversé l'Atlantique que pour aller reconnaître le *Far-West*, sans oublier le pèlerinage de rigueur au Niagara, visiter les divers établissements hospitaliers de New-York et couronner le tout par cette course à Washington qui aurait fait un assez joli fiasco, au dire de certains malins qui y étaient ? Grant vous aurait reçus avec une simplicité plus que républicaine, — je ne sais pas au juste s'il avait les mains dans les poches, — s'acquittant de sa corvée d'un air singulièrement ennuyé qui semblait dire, sur un ton plus accusé que je ne puis le marquer : Mais que me veulent donc ces gens-là ? Vous conviendrez que, quel que soit l'éclat de tous ces cadres plus ou moins brillants, il ne valait pas la peine, y ajouteriez-vous même la bruyante réception des étudiants de Princeton, de faire traverser l'Atlantique pour si peu de chose par les hommes les plus connus du protestantisme européen. Vous pouviez aussi bien rester chez vous ; vous seriez au moins trois de plus.

Aussi en lisant toutes ces descriptions, sans contester leur valeur relative, je n'ai pu m'empêcher de m'écrier : Est-ce donc là ce que vous admirez ? Evidemment la crème fouettée et le lieu commun n'ont pas fait défaut. Mais je tiendrais à savoir enfin si là-dessous il y avait, oui ou non, quelque chose de substantiel à mettre sous la dent. Voyons, quel était l'objet de la plus haute valeur, le tableau lui-même ou le cadre ? — Vous êtes bien sévère. — Non, je suis tout simplement juste. Non-seulement il ne valait pas la peine de se déranger pour si peu, si les réunions de l'Alliance n'ont été que ce qu'on en a dit, mais encore elles seraient un triste symptôme de l'état du protestantisme dans les graves circonstances du moment. Vous ne pouvez vous être bornés à vous promener, à jouir des

honneurs d'une hospitalité républicaine éclipsant celle des princes, à conjuguer dans tous les temps, à tous les modes et à toutes les personnes certain verbe bien connu, sauf, quand l'enthousiasme atteignait son apogée, à vous briser sur la tête les encensoirs des deux mondes. Vous étiez des hommes sérieux, pas les premiers venus même ; vous devez donc avoir eu quelque chose à vous dire : j'avoue que jusqu'ici je n'ai pas réussi à m'en apercevoir. Je me trompe cependant, j'ai saisi quelque part au passage, la remarque suivante d'un d'entre vous ; vous êtes mieux placé que personne pour en apprécier la profondeur. Ce délégué écrivait donc à son journal qu'il ne fallait pas s'étonner de voir la séparation de l'église et de l'état réussir si bien en Amérique : c'était en effet, ajoutait-il, un pays neuf, dans lequel on n'avait jamais connu les institutions de la vieille Europe. Vous voilà bien récompensé d'avoir établi, un peu longuement dans votre *Histoire des Etats-Unis*, que la théocratie calviniste a été plus sévèrement organisée dans la Nouvelle-Angleterre qu'à Genève ! Et si ceux qui étaient chargés de tenir les journaux au courant ont si bien observé, qu'auront donc fait les autres ? Vraiment, la plupart d'entre vous auraient-ils passé quelques semaines en Amérique sans se douter de ce qui la distingue profondément de l'Europe sous le rapport théologique et ecclésiastique ? Et vous formiez un congrès appelé, d'après le programme, à aborder les plus graves problèmes ecclésiastiques, théologiques et philosophiques du moment ! Autant valait-il aller à Rome et en revenir sans avoir vu l'infailible ; au moins n'était-ce pas si loin, et vous auriez évité le mal de mer.

— Votre généralisation laisse peut-être quelque chose à désirer. C'est aller bien vite en besogne que de conclure de la simple lettre d'un correspondant en voyage que plusieurs hommes distingués du protestantisme européen ont pu visiter l'Amérique sans en rapporter autre chose que des souvenirs bruyants et d'ingénieux ustensiles (Yankee notions), destinés à faciliter les opérations culinaires des ménagères européennes.

— Eh bien, fournissez-donc vos preuves ! voilà des mois que je les attends en vain ! Que vous êtes-vous dit ? Qu'avez-vous appris des Américains ? Qu'ont-ils appris de vous ? Vous con-

viendrez bien que c'était là le point capital ; si vous n'y avez pas songé vous vous êtes dérangés pour peu de chose.

— De sorte que vous ne me demanderiez rien moins qu'une analyse, un compte rendu des principales questions traitées dans les séances de l'Alliance ?

— Rien de moins en effet : il est grand temps d'en venir à cette pièce de résistance, si toutefois il y en a eu une, car jusqu'à présent le public européen ne s'en est pas douté. C'est une œuvre de charité que je vous somme de faire en faveur de vos confrères.

— Mais je n'ai nulle qualité pour l'entreprendre ; j'étais là sans caractère officiel, ne représentant rien, ni personne.

— Excellente condition pour être impartial ; ce n'est pas la vérité officielle qu'on vous demande, mais la vérité vraie, assez différente de l'autre, comme bien vous savez ! Tenez : faut-il vous parler net ? Si vous vous refusez plus longtemps à faire le travail que je vous demande, je saurai à quoi m'en tenir : ce sera confesser qu'il n'en valait pas la peine. Nul ne l'ignore, vous êtes un démocrate des plus avancés ; craindriez-vous peut-être d'avoir à nous confesser que tout ne va pas au mieux dans ce pays de vos prédilections ? Après avoir été l'idéal de votre jeunesse, n'aurait-il peut-être pas entièrement répondu, dans une seconde visite, à l'attente de l'homme mûr ? Personne mieux que vous ne peut nous dire si les Etats-Unis ont gagné ou perdu, pour ce qui est de l'essentiel, pendant ces vingt dernières années. Il serait vraiment par trop curieux de voir votre plume s'esquiver, soulever des nuages diplomatiques, à la perspective d'un conflit entre vos sympathies et votre esprit critique. L'indépendance aurait donc des limites qu'il lui serait interdit de franchir ? Je le conçois, on a là-bas plus ou moins de connaissances, d'amis même ; le moyen, je vous prie, d'aller dire à ces fiers démocrates qu'ils ne sont pas à tous égards le peuple modèle, surtout quand ils vous ont si admirablement accueillis ! Et toutefois, je ne puis prendre sur moi de vous ranger parmi ces hommes qui estiment que le meilleur moyen de témoigner aux gens sa reconnaissance, c'est de leur taire les

vérités qu'il leur importerait le plus de connaître. J'attends que vous vouliez bien vous classer vous-même.

— Puisque vous le prenez par ce bout-là, répondis-je, je chercherai à faire quelque chose, à une condition toutefois, c'est que vous me trouverez préalablement un journal suffisamment indépendant pour me laisser tout dire sous ma propre responsabilité.

— Plaisantez-vous? Les raisons précédentes ne valaient pas grand chose, mais ce dernier prétexte fait encore plus triste figure. Quel besoin ai-je de vous chercher un journal que vous savez à merveille être introuvable? Ils ne laissent passer que ce qui porte l'estampille d'un parti, au risque de s'étioler tous à l'ombre de leur clocher. N'avez-vous pas votre *Revue*? Je devine ce que vous allez me répondre; elle est trop spéciale, votre programme vous interdit d'aborder des sujets dont on doit nécessairement parler quand il s'agit de l'Amérique. Vous ne sauriez quitter les régions sereines de la haute science pour vous mêler aux bruyantes querelles des partis. Mais d'abord vous avez dernièrement élargi votre cadre; ensuite vous nous servez ordinairement des morceaux assez durs à digérer, vous le tout premier; je vous garantis que vos lecteurs, d'ailleurs fort sérieux, vous passeront pour une fois un peu de variété et même d'agrément, s'il y a lieu. Faites-leur l'honneur de croire qu'ils sont de force à entendre la vérité sur tous les sujets.

Pris par mon faible j'avais fléchi un instant. Il n'était plus possible de revenir en arrière avec un antagoniste si raide, prêt à profiter de tous les avantages. Et voilà comment, à mon corps défendant, j'ai été conduit à recueillir, moi aussi, mes souvenirs et mes impressions. Il va sans dire que c'est ici une dérogation à nos usages qui ne saurait servir de précédent. Les questions ordinairement interdites à notre *Revue* seront du reste prises à une hauteur telle que nul ne pourra, je l'espère, se formaliser de la solution qu'elles recevront.

I

Le côté extérieur de ces réunions de l'Alliance évangélique à New-York a été trop important et trop caractéristique pour ne pas en dire un mot au début. Le comité directeur, fidèle à l'esprit américain, grand amateur de statistique, a du reste singulièrement facilité cette partie de notre tâche. Les premiers préparatifs de cette sixième réunion générale remontent à 1868 : il n'a pas fallu moins de trois ans pour se remettre du choc de la guerre qui a fait manquer les conférences de 1870. Il paraît que l'enthousiasme a été difficile à réchauffer, en Europe surtout. Le nombre des délégués, tant européens qu'américains, ne s'est pas moins élevé à cinq cent seize personnes, représentant toutes les églises évangéliques, la totalité des pays chrétiens et quelques contrées païennes. Comme la plupart des délégués étrangers étaient défrayés en tout ou en partie par le comité américain, les dépenses ont été fort considérables. Non-seulement les étrangers qui l'ont voulu ont pu trouver l'hospitalité la plus large dans les familles de New-York, mais le comité, pendant toute la durée des réunions, s'est chargé de fournir entre les séances un copieux déjeuner à environ huit cents personnes par jour. Ce serait aller trop loin que de dire que l'ordre le plus parfait n'a cessé de régner à ces fameux repas ; mais s'il avait été possible de faire abstraction de la variété et du progrès de l'art culinaire pour ne songer qu'à la quantité, on aurait pu se croire à quelque festin homérique¹. Des Amé-

¹ Les Américains ont su faire largement les choses jusqu'au bout. A peine la nouvelle de la terrible catastrophe qui assombrira toujours le souvenir de ces grandes fêtes était-elle parvenue aux Etats-Unis que, spontanément et sans attendre aucun appel d'Europe, on se mettait en mesure de pourvoir à l'avenir temporel des familles des victimes. Environ 100 000 fr. doivent avoir été recueillis en Amérique pour les trois veuves et les enfants des délégués qui ont péri dans le naufrage de la *Ville du Havre*. — Les souscriptions pour les frais des conférences de 1873 se sont élevées à environ 150 000 fr. Tous frais payés, il est resté en caisse environ 45 000 fr. Ce résultat est dû, en bonne partie, aux compagnies des *steamers* qui ont accordé des prix de faveur.

ricains étrangers à New-York, jaloux de l'honneur de leur pays, ont prétendu toutefois que le comité aurait pu prendre des arrangements plus confortables ; mais les organisateurs auraient trop attendu pour quitter leurs lacs et autres lieux de villégiature. Ce qui les excuse, peut-être, c'est qu'ils étaient loin de compter sur un pareil concours du public.

En effet jusqu'au moment de l'ouverture, on se demandait à New-York si on ne marchait pas à la rencontre d'un fiasco colossal. Cette crainte tenait à ce que le caractère en lui-même indécis de l'Alliance n'était pas compris ; et puis aux Etats-Unis une œuvre religieuse pour réussir a besoin du concours d'une église particulière. On ne savait donc trop comment tournerait une entreprise qui prétendait s'établir sur les frontières de toutes les dénominations, sans appartenir essentiellement à aucune d'elles. Enfin, comment ne pas se préoccuper des conflits devant nécessairement naître de la rencontre d'éléments si hétérogènes, pour peu que chacun voulût être franc et sincère ?

Ces craintes se sont dissipées dès la première séance. La foule a été énorme ; c'était une vraie cohue. Le docteur Adams, chargé de souhaiter la bienvenue tout spécialement aux Européens, auxquels les Américains ouvraient cordialement leur pays, leurs églises, leurs chaires et leurs foyers domestiques, a heureusement signalé les liens étroits qui rattachaient ces hommes venus de si loin à ceux qui leur faisaient un accueil empressé. Rappelant que les défenseurs de presque toutes les grandes causes battues dans les divers pays de l'Europe avaient dû s'enfuir en Amérique, l'orateur a engagé les invités à voir par eux-mêmes si la bonne semence avait porté ses fruits. « On pourrait croire en vérité que ce n'est pas nous qui vous souhaitons la bienvenue sur ces rivages ; ne respirons-nous pas en quelque sorte l'esprit de ces martyrs, de ces héros du passé, nos ancêtres communs ? Il me semble les entendre nous invitant à jouir fraternellement, les uns et les autres, des fruits magnifiques de leur foi, de leurs prières, de leurs souffrances : une religion libre, une Bible libre, une église libre, des écoles libres, une presse libre, des âmes libres. Tel

est le bel héritage que le passé nous a légué ; les semailles ont eu lieu au delà des mers, dans l'Ancien monde : nous voici réunis sur les rivages du Nouveau pour recueillir la moisson, compensation de tant de travail et de souffrances. »

En insistant sur les liens incontestables qui réunissent en un seul corps tous les vrais chrétiens, l'orateur a parlé d'un certain point haut élevé dans l'atmosphère où tous les bruits discordants de la terre se foudraient en une harmonie parfaite. « C'est là plus qu'une simple vision poétique, a-t-il ajouté. Il est certain qu'une fois admis dans la communion de Christ, nous nous rencontrerons tous dans un lieu céleste, alors que Dieu réunira en Christ tant ce qui est aux cieux que ce qui est sur la terre en lui-même. »

Mais il a fallu bientôt descendre de ces hauteurs. C'est peut-être parce qu'on s'y était élevé un instant que l'on a pu, d'abord après, plier sans trop de peine devant une bourrasque qui montait de la terre. Un certain orage qu'on voyait poindre à l'horizon a éclaté avant même d'avoir eu le temps de se former. On se demandait de quel œil les Allemands et les Français allaient se regarder ; des démarches déplacées avaient déjà risqué de retenir ces derniers au moment de l'embarquement. Une parole inconsiderée, habilement retenue, a dès le début tout arrangé. Les battus ont payé l'amende et ceux qui auraient dû faire des excuses se sont donné des airs de générosité et de magnanimité. Tandis que cette scène, moins sérieuse que le fameux baiser Lamourette, provoquait les applaudissements frénétiques de l'auditoire qui s'imaginait naïvement assister à la réconciliation de la France et de l'Allemagne, quelques Américains plus délicats déploraient le rôle piteux infligé à des gens qu'il aurait fallu avec le soin le plus minutieux se garder de mettre en scène. Mais que voulez-vous ? En Amérique plus que partout ailleurs, dans ces cas-là les claquements de main les mieux nourris ont toujours le dessus.

Il faut que ceux qui croient avoir d'excellentes raisons pour être démocrates se le disent bien : les grands concours de peuple ne sont nullement le milieu convenable pour traiter des questions sérieuses et profondes. Cette invasion, cette prise

d'assaut des séances par la foule caractérise et explique la nature de ces réunions. Elles ont fort bien réussi, si vous le voulez, mais quand il s'agit de se rendre compte de ce succès, on voit qu'il consiste, pour la presque totalité des assistants, un peu trop exclusivement dans le fait qu'il y avait énormément de monde. Dès le premier jour les réunions sont devenues un événement à sensation : on n'avait pas vu pareille agitation à New-York depuis les scènes de la guerre civile. Quand il a été manifeste que l'affaire réussissait, tout le monde a voulu en être. Les plus froids ont fait du zèle ; les sociétés de chemins de fer, qui d'abord avaient fait la sourde oreille, quand il s'agissait de donner des facilités de voyage aux étrangers, ont rivalisé d'empressement pour offrir les plus généreux arrangements. C'est ainsi que les choses se passent dans un pays où l'opinion publique est la puissance dominante : bien des personnes se décident à grossir le courant alors qu'*in petto* elles aimeraient autant le voir à sec. « Tant que la majorité est douteuse, dit Tocqueville, on parle ; mais dès qu'elle s'est irrévocablement prononcée, chacun se tait ; et amis comme ennemis semblent alors s'attacher de concert à son char. »

Cette démocratie a pourtant sa physionomie particulière. Bien loin d'être niveleuse et égalitaire comme celle d'Europe, elle laisse percer les instincts aristocratiques qui caractérisent à un haut degré la race anglo-saxonne. C'est ainsi qu'on a organisé les séances en nommant une foule de présidents, de vice-présidents, flanqués d'un bataillon de secrétaires de trois différentes espèces. En tout ceci il s'agissait uniquement de conférer certains honneurs à quelques hommes et aux contrées ou aux églises qu'ils représentaient ; car la plupart ne devaient nullement fonctionner. Il paraît qu'en terre anglo-saxonne ces petites distinctions-là sont prises fort au sérieux. En effet, à notre grande surprise, dans une autre séance, on a fait nommer une nouvelle fournée de ces dignitaires honorifiques, qui ne devaient pas plus fonctionner que les premiers.

Et cependant dans cette démocratie foncièrement aristocratique, on fait bien tout pour le peuple et par le peuple. Les orateurs, par exemple, trouvent le moyen d'être populaires, popu-

laciars même, dirais-je, si ce mot n'était trop fort pour désigner cet étrange mélange de sérieux et de bouffonnerie particulier à la littérature anglo-saxonne. La quantité de gros sel que peut ingurgiter un auditoire américain à se désopiler la rate est vraiment énorme ! Sans parler des Allemands, en entendant les Français, on sentait que ces messieurs, venant d'un pays doté d'une académie et habitués à respecter les divers ordres en fait de littérature, ne possédaient pas l'art de passer sans transition du plaisant au sévère, du comique au tragique. Le puritanisme inflexible prenait sa revanche dans les séances du dimanche. Il ne s'agissait pas de rire ni de plaisanter ces jours-là. L'auditoire, peu fait à la consigne, avait de la peine à retenir des applaudissements qui se trahissaient par un frémissement général bien sensible. Sans contredit, moins de raideur le dimanche, et plus de tenue dans la semaine, auraient donné une résultante plus en accord avec les sentiments humains ; mais alors nous n'aurions plus été en Amérique et la couleur locale aurait fait défaut.

Il convient d'en prendre son parti : populaire, profond et délicat sont des idées trop souvent incompatibles. La consommation de lieux communs qui s'est faite pendant ces neuf jours est vraiment inappréciable. Et il n'y a pas à tergiverser ; la critique ne saurait rien trouver à mordre ; ils aiment cela en Amérique ; les auditoires ont été sans cesse en augmentant, à telles enseignes que dans la soirée des adieux on se trouvait en face de salles de trois, de quatre à cinq mille auditeurs attentifs, regrettant que les séances fussent déjà terminées.

Tels sont quelques-uns des traits de la démocratie religieuse. Il faut que les mystiques qui apprécient avant tout le calme et le recueillement ; les penseurs qui recherchent la profondeur et le nouveau ; les délicats qui ne sont jamais contents de rien, en prennent leur parti ; c'est à prendre ou à laisser. Il ne faut pas viser trop haut dès qu'on veut atteindre la multitude ; *mutatis mutandis*, j'imagine que les choses devaient se passer un peu de même dans les assemblées populaires d'Israël et parmi les troupes de croisés marchant au triomphe du saint sépulcre. Et cependant l'Amérique, cette terre classique de la

séparation de l'église et de l'état, est bien le seul pays protestant du monde, à l'heure qu'il est, où des réunions évangéliques pouvaient à ce point avoir un caractère populaire et national. La religion n'a rompu avec l'état et le gouvernement que pour contracter une alliance plus étroite avec la société. Tocqueville, qui avait été frappé de ce fait, a voulu en trouver la cause. « Les pouvoirs et la société sont, dit-il, tous plus ou moins fugitifs, ainsi que nos années sur la terre, ils se succèdent avec rapidité comme les divers soins de la vie ; et l'on n'a jamais vu de gouvernement qui se soit appuyé sur une disposition invariable du cœur humain, ni qui ait pu se fonder sur un intérêt immortel. »

« Aussi longtemps qu'une religion trouve sa force dans des sentiments, des instincts, des passions qu'on voit se reproduire de la même manière à toutes les époques de l'histoire, elle brave l'effort du temps, ou du monde, elle ne saurait être détruite que par une autre religion. Mais quand la religion veut se reposer sur les intérêts de ce monde, elle devient presque aussi fragile que toutes les puissances de la terre. Seule, elle peut espérer l'immortalité ; liée à des pouvoirs éphémères, elle suit leur fortune et tombe souvent avec les passions d'un jour qui les soutiennent. »

« En s'unissant aux différentes puissances politiques, la religion ne saurait donc contracter qu'une alliance onéreuse. Elle n'a pas besoin de leur secours pour vivre, et en les servant elle peut mourir... »

« A mesure qu'une nation prend un état social démocratique et qu'on voit les sociétés pencher vers la république, il devient de plus en plus dangereux d'unir la religion à l'autorité ; car les temps approchent (1837) où la puissance va passer de main en main, où les théories politiques se succéderont, où les hommes, les lois, les constitutions elles-mêmes, disparaîtront ou se modifieront chaque jour, et cela non durant un temps mais sans cesse. L'agitation et l'instabilité tiennent à la nature des républiques démocratiques, comme l'immobilité et le sommeil forment la loi des monarchies absolues. »

« Si les Américains, qui changent le chef de l'état tous les

quatre ans, qui, tous les deux ans, font choix de nouveaux législateurs, et remplacent les administrateurs provinciaux chaque année ; si les Américains, qui ont livré le monde politique aux essais des novateurs, n'avaient point placé leur religion quelque part en dehors de lui, à quoi pourrait-elle se tenir dans le flux et reflux des opinions humaines ? Au milieu de la lutte des partis, où serait le respect qui lui est dû ? que deviendrait son immortalité quand tout périrait autour d'elle ? »

« Les prêtres américains ont aperçu cette vérité avant toutes les autres, et ils y conforment leur conduite. Ils ont vu qu'il fallait renoncer à l'influence religieuse, s'ils voulaient acquérir une puissance politique ; et ils ont préféré perdre l'appui du pouvoir que partager ses vicissitudes. »

« En Amérique, la religion est peut-être moins puissante qu'elle ne l'a été dans certains temps et chez certains peuples, mais son influence est plus durable. Elle s'est réduite à ses propres forces, que nul ne saurait lui enlever. Elle n'agit que dans un cercle unique, mais elle le parcourt tout entier et y domine sans efforts. »

« En Europe, le christianisme a permis qu'on l'unît intimement aux puissances de la terre. Aujourd'hui ces puissances tombent, et il est comme enseveli sous leurs débris. C'est un vivant qu'on a voulu attacher à des morts : coupez les liens qui le retiennent, et il se relève. »

« J'ignore ce qu'il faudrait faire pour rendre au christianisme d'Europe l'énergie de la jeunesse. Dieu seul le pourrait ; mais du moins il dépend des hommes de laisser à la foi l'usage de toutes les forces qu'elle conserve encore. »

Il va de soi qu'il ne pouvait guère être question de débattre des problèmes sérieux devant les multitudes qui ont envahi les nombreux et vastes locaux destinés aux réunions. Aussi s'est-on généralement borné à entendre divers rapports sur le même sujet. Et, comme il n'y a pas eu de séances privées, exclusivement consacrées aux membres de l'Alliance, l'échange d'idées entre des représentants de mondes ecclésiastiques et théologiques si divers a manqué presque entièrement. Bien loin de faire des connaissances nouvelles, on avait toute la

peine du monde à retrouver les anciennes. La confusion était telle qu'un des hommes les plus intelligents de New-York, après avoir d'ailleurs entendu un des orateurs les plus connus du protestantisme de langue française, demandait s'il n'était pas un vieux catholique. Comme ces rapports étaient fort nombreux et lus aux mêmes heures, il était impossible de faire un choix systématique et intelligent. Il a donc été possible de prendre part à ces grandes réunions sans se rendre réellement compte des tendances et de l'esprit qui les ont caractérisées. Aussi, en parcourant aujourd'hui le volume publié par le comité, fait-on des découvertes auxquelles on ne s'attendait guère. Comme il y avait foule et toujours foule, quelle que fût la réunion, toute perspective faisait défaut. Huit divisions principales (*état religieux des divers pays chrétiens ; union chrétienne ; le christianisme et ses adversaires ; la vie chrétienne ; le catholicisme et le protestantisme ; le christianisme et le gouvernement civil ; les missions intérieures et extérieures ; le christianisme et les réformes sociales*) contenant un grand nombre de sections, offrent au lecteur une grande variété de sujets. Il y a un peu de tout : on y discute les plus hautes prétentions de l'idéalisme philosophique à côté des mesures à prendre pour la protection des animaux, sans négliger les questions sociales les plus ardues.

II

La profession de foi de l'Alliance serait un fil conducteur peu sûr pour découvrir l'esprit théologique et religieux qui a régné dans ces conférences. On sait que par son article sur l'institution divine du ministère et la perpétuité des sacrements, elle a exclu du même coup les plus sectaires et les moins sectaires de tous les protestants, les darbistes et les quakers, les représentants les plus extrêmes du légalisme judaïque et les hérauts du spiritualisme chrétien. L'étroitesse excessive des baptistes américains n'a pas permis de placer la célébration de la cène en commun dans le programme des réunions de l'Alliance. Plusieurs pasteurs appar-

tenant à des dénominations différentes, et parmi eux des évêques, ont cependant communiqué ensemble dans une église presbytérienne. De là grand scandale chez les évêques de la haute église soit en Angleterre, soit en Amérique. Ces ridicules protestations de l'esprit sectaire ne mériteraient nullement les honneurs d'une mention, si elles n'avaient provoqué la formation d'une nouvelle église épiscopale. L'évêque Cummins qui, pendant tout le cours des séances, s'était montré avant tout chrétien, en fraternisant largement avec les représentants des autres églises, n'a pu supporter les censures que cette belle conduite lui a valu de la part de ses supérieurs ecclésiastiques. Il a donc fondé, avec quelques personnes partageant son opinion, une église épiscopale avant tout évangélique, repoussant tout esprit sectaire, toute prétention sacerdotale et magique. D'après l'évêque Cummins, le germe de tous les maux de l'église épiscopale réside dans le principe sacerdotal ; jusqu'à ce qu'il ait été franchement expulsé par une réforme radicale de la liturgie, il ne saurait être question d'une amélioration sérieuse dans le sein de cette église. Plusieurs congrégations se rattachent déjà à la réforme évangélique inaugurée par l'évêque Cummins. On en compte cinq dans l'Illinois, quatre dans l'état de New-York, autant dans la Pensylvanie. Il n'y a pas encore une année que cette dissidence est formée et elle a cependant environ vingt églises et quarante pasteurs. Le mouvement réformiste paraît vouloir franchir les limites des Etats-Unis. On parle déjà de sept paroisses dans le Canada. Aux dernières nouvelles, une congrégation entière de quatre cents personnes, un doyen anglican à leur tête, venait de se joindre à cette réforme. Sous le coup de ces circonstances et de la réaction qui se fait en Angleterre, la convention épiscopale siégeant à New-York l'automne dernier vient de prendre des mesures pour arrêter l'envahissement du ritualisme. Ce fait est d'autant plus remarquable que jusqu'à présent cette assemblée avait toujours été dominée par le parti de la haute église. Les modérés d'entre les hommes de ce dernier parti seraient ainsi moralement engagés à résister au ritualisme. Les personnes qui sympathisent avec le mouvement épiscopal dis-

sident, tout en étant restées dans la grande église, parlent déjà du moment où les réformistes pourront rentrer, parce qu'il aura été fait droit à leurs vœux. Mais, si comme l'affirme l'évêque dissident Cummins, il s'agit avant tout d'arracher les germes de sacerdotalisme en réformant la liturgie, il est probable que les optimistes seront encore longtemps à attendre.

Faute d'avoir établi la distinction capitale entre le christianisme et la théologie, déjà hautement proclamée vers cette époque par l'église libre du canton de Vaud et plus tard, par l'union des églises libres de France, la profession de foi de l'Alliance, malgré ses intentions libérales, appartient à la période du Réveil antérieure à la manifestation des besoins théologiques nouveaux en Angleterre et dans les pays de langue française.

Les rapports abordant des sujets spécialement théologiques et religieux ne sauraient non plus faire connaître l'esprit dominant. Il est impossible en effet de voir autre chose qu'une opinion exclusivement individuelle dans l'assertion du doyen des théologiens américains, le docteur Charles Hodge, affirmant, à propos de l'unité de l'église, que tous les vrais chrétiens adoptent les décisions des six premiers conciles. Il a été répondu à ce professeur de Princeton s'égarant dans les rangs du catholicisme protestant, comme un vulgaire ritualiste et cela malgré son ultra-calvinisme, qu'il oubliait les traditions libérales des puritains et que les protestants ne sont pas plus tenus d'accepter les premiers conciles que celui du Vatican. Au fait, la question théologique proprement dite n'a pas été abordée de front; ce n'est qu'incidemment, en tirant les conclusions du langage tenu à l'égard des adversaires du christianisme, et en voyant de quel point de vue les questions diverses ont été traitées, que l'on arrive à saisir l'esprit dominant, à surprendre la théologie, ou mieux les diverses tendances qui, d'une manière consciente ou non, se sont manifestées à New-York. En somme, ces réunions de l'Alliance n'ont pas représenté trop mal l'état actuel du protestantisme évangélique dans les deux mondes. Le fond du tableau n'était autre que ce supranaturisme terne, grisâtre, ignorant la vraie nature de la religion, aussi étranger à l'essence intime

du christianisme que ce pauvre rationalisme vulgaire qu'il est de mode de honnir, bien qu'il ne soit guère plus coupable que son aîné. La plupart des rapporteurs et des orateurs partaient bien de la supposition que la Bible est un recueil de doctrines et de recettes morales, ecclésiastiques, liturgiques, que chaque protestant est appelé à commenter de son mieux et dont chacun estime avoir dans sa confession de foi un abrégé, exact, complet, pour l'essentiel orthodoxe. Cette erreur fondamentale, qui explique à la fois l'unité et les divisions ecclésiastiques et dogmatiques du protestantisme, était au point de vue formel, ce qui constituait l'air de famille le plus caractéristique. Tous ces hommes partaient également de l'hypothèse supernaturaliste et nullement orthodoxe qui veut que l'on aille de la Bible au christianisme et non de Christ à l'Écriture.

Sur ce fond fuyant, on a vu défiler les diverses tendances plus ou moins accusées, — espèces diverses d'un seul et même genre, — qui constituent l'évangélisme protestant du moment. Tout y était : les écoles ultra-dogmatiques et autoritaires qui confinent au catholicisme, ces Anglais zélés, ardents, pratiques, pieux, mais entièrement étrangers à la théologie dont ils ne comprennent pas le premier mot : les latitudinaires abondaient : les mystiques par contre qui, sous prétexte qu'il n'y a point de science théologique, se livrent à des fantaisies qui ne respectent ni la raison ni le bon sens, étaient bien clair-semés ; une bonne portion de l'assemblée était formée d'éclectiques, de syncrétistes, bonnes gens au demeurant, au cœur droit, à l'esprit ouvert, sinon très fort, ni particulièrement profond. Errant sur les confins des diverses écoles, un pied dans l'une, l'autre dans l'autre, la tête et le cœur obéissant à des impulsions fort différentes, ces hommes se seraient trouvés dans un grand embarras si vous leur aviez demandé d'où ils venaient et où ils allaient. Les novateurs faisaient-ils entièrement défaut ? N'y avait-il donc pas là des hommes qui, arrivés pour leur compte à une conception nouvelle du christianisme, estiment qu'elle doit aboutir à un renouvellement de la théologie et de l'église ? Il serait prématuré de répondre à cette question sur laquelle nous reviendrons plus tard, après

avoir fourni les données indispensables pour la résoudre avec connaissance de cause. Disons seulement que dans ce grand nombre de rapports ou de discours tous animés du même souffle, il arrivait parfois de remarquer un paragraphe, de saisir au vol une phrase incidente, un mot significatif que vous auriez voulu retenir, désireux d'en demander compte à celui qui l'avait prononcé, pour vous assurer s'il y attachait exactement le même sens que vous. Ces accents-là ne détonnaient pas précisément, car ils passaient inaperçus pour la foule, mais ils révélaient à une oreille exercée que deux conceptions de la religion, du christianisme, pouvaient bien se trouver là en présence, à l'insu de tout le monde. C'est sur ces points délicats qu'auraient dû porter les débats les plus caractéristiques, les plus utiles, dût l'harmonie générale des réunions en être tant soit peu compromise. Mais personne ne s'y est hasardé : la présence de la foule, qui ne comprend rien aux nuances, a rendu tout le monde discret et prudent. On n'a eu tout simplement que ce qu'on voulait : une manifestation du protestantisme évangélique, au sens tout à fait général du mot, plus bruyante qu'utile, moins intense qu'étendue.

Il va sans dire que les Européens n'ont pas été des derniers à faire entendre de ces accents qui trahissent des préoccupations nouvelles, un souffle nouveau. M. Ernest Naville, qui avait envoyé à New-York un discours sur *les rapports du christianisme et de la philosophie*, serait sans doute peu flatté de se voir placé à la tête de cette phalange d'esprits inquiets, prêts à rompre avec les bonnes traditions consacrées par les siècles, pour aller chercher dans les brouillards, des terres nouvelles fort problématiques. Le moyen cependant de ne pas classer l'habile orateur sur les confins des deux tendances, en lui entendant faire des aveux comme les suivants : « On part souvent de l'idée que les pères de l'église et les scolastiques ont organisé définitivement la science chrétienne, et que proclamer l'alliance de l'Évangile et de la philosophie, c'est vouloir faire rétrograder l'esprit humain et le ramener au moyen âge. Rien, à mon sens, n'est plus éloigné de la vérité. Le ciel me préserve de méconnaître l'importance et la valeur des tra-

vaux des saint Augustin, des saint Thomas..... Mais ces grands hommes sont loin d'avoir épuisé la source inépuisable de l'enseignement évangélique. On les accuse d'avoir été trop chrétiens pour des philosophes : il faudrait se plaindre plutôt de ce qu'ils ont été *trop grecs pour des chrétiens*. Dans la formation de la science de l'église, il s'est introduit *des éléments de la pensée antique, incompatibles avec le sens direct et vrai de l'Evangile*. Eblouis par le génie de Platon et d'Aristote, les pères et les scolastiques ont accepté de ces Grecs illustres, non-seulement la part éternellement vraie de leurs travaux, mais certains principes *dont les conséquences contredisent la doctrine du Dieu vivant et vrai*. La philosophie acceptée par les chrétiens, illustrée dans les temps modernes par les travaux d'hommes, tels que Leibnitz, Fénelon Malebranche, *renferme des courants étrangers qui procèdent de la Grèce et de l'Inde, et tendent à faire échouer la pensée sur les rives désolées du panthéisme*. L'idée de Dieu, du créateur tout-puissant, ne règne pas encore complètement sur les débris des idoles métaphysiques élevées par les erreurs des sages. *Une noble tâche est réservée à notre époque. Une grande moisson de vérité réclame des ouvriers*. En recueillant, avec un soin pieux, tout ce que renferme de pur l'héritage intellectuel des siècles écoulés, *il faut rompre, plus qu'on ne l'a fait encore, avec les doctrines fausses et insuffisantes de la tradition grecque, et parvenir, par un sérieux effort de la pensée, à placer l'intelligence même, dans sa propre et primitive nature, en présence, de l'Evangile*. Alors on reconnaîtra (telle est ma conviction) que l'Evangile est le vrai principe de la science, comme il est le vrai principe de la civilisation, et que la philosophie chrétienne est la rencontre de la raison, telle que Dieu l'a faite, avec la vérité, telle que Dieu l'a donnée. »

Ici du moins il ne s'agit plus de s'incliner sans réserve devant les décrets des six premiers conciles ! On ne saurait établir d'une manière plus convaincante la légitimité, disons mieux, l'obligation impérieuse de travailler au plus vite à une révision complète de toute la dogmatique chrétienne, pour la purifier des éléments païens qui peuvent s'être in-

filtrés dans l'organisme. Entendez-le bien, âmes timides, qu'on réussit à effrayer avec l'épouvantail de l'histoire des dogmes : la nécessité de l'étudier est proclamée par le moins révolutionnaire de vos écrivains favoris. Et vous qui travaillez à cette révision, dans l'isolement, comme de pauvres parias qu'on tient à l'écart, apprenez que *vosre tâche est noble* : que vous êtes entrés dans « une moisson qui réclame des ouvriers. » « Il est plus facile au pauvre, dit Vinet, de manger ses aliments sans sel qu'à notre pauvre nature de se contenter du témoignage de la conscience sans y joindre un seul grain de sel dont l'approbation humaine assaisonne nos sacrifices. » Que si vous avez jamais connu de pareilles défaillances, recueillez avec soin ce premier grain de sel auquel vous ne vous attendiez guère. Le vent commencerait-il enfin à tourner ? Après avoir prodigué les éloges aux hommes qui se couvrent de gloire, rien qu'en cédant doucement aux mauvais penchants du Réveil, commencerait-on à s'apercevoir que ceux qui sont à la brèche pour le défendre et contre lui-même et contre ses adversaires ne sont pas tout à fait des ouvriers inutiles ? Qui sait ? Le moment n'est peut-être pas bien éloigné où après avoir signalé aux bonnes âmes vos travaux comme horribles, on finira par se demander s'ils n'ont pas du bon.

Avec M. Félix Bovet, professeur à Neuchâtel, nous voguons déjà à pleines voiles dans des eaux toutes nouvelles. Le titre de son rapport singulièrement caractéristique : *le christianisme et l'Evangile*, repousse la confusion entre la théologie et la religion qui règne encore dans l'esprit de la plupart des protestants. Rien n'est plus opposé à toutes les tendances américaines que cette distinction entre le côté vivant, religieux, moral, pratique, représenté par l'Evangile, et la conception dogmatique, intellectuelle, rationnelle, rappelée par le mot christianisme. Malheureusement le rapport était fort court et improvisé ; il aurait été plus long qu'il serait peut-être passé inaperçu dans la foule.

Avec l'excellent père Hyacinthe, qui avait tenu à exprimer par lettre ses sympathies chrétiennes à l'assemblée, nous reculons de plusieurs siècles en arrière. Si bien des gens font trop

de théologie, ce n'est pas le cas de l'aimable et illustre représentant du vieux catholicisme dans nos pays de langue française. Aussi espère-t-il pour l'avenir une unité organique et vivante de l'église ; une simple alliance des diverses confessions ne saurait le contenter. Cette unité aurait subsisté si les chrétiens n'étaient déçus du premier amour. Les préoccupations hiérarchiques auraient donc été familières aux chrétiens apostoliques. Si M. Loyson s'était rendu à New-York, il n'aurait pas trouvé dans les réunions de l'Alliance les seuls protestants qui puissent sympathiser avec lui, les darbistes, avec cette réserve que *ces débris*, ainsi qu'ils aiment à s'appeler, estiment cet idéal primitif irréalisable, par suite d'une chute dont se serait rendue coupable l'église chrétienne, réduite au simple rôle d'institution extérieure, judaïque.

Tandis qu'on aimerait à donner un peu de lest à tant de Français, on serait heureux de pouvoir débarrasser l'éloquence du père Hyacinthe du lourd fardeau de la tradition ecclésiastique et dogmatique qu'il traîne après lui, la prenant de la meilleure foi du monde pour l'Evangile lui-même. Si avec cela le grand orateur pouvait répudier ce qui lui reste encore du caractère, qui, quoi qu'on en dise, n'est pas nécessairement indélébile, nul n'aurait de nos jours une plus belle mission. Qu'on se représente en effet l'éloquence éminemment populaire du père Hyacinthe mise au service de l'Evangile pur et simple, tel que le comprenaient Jésus et les apôtres ! Qu'il serait beau de voir venger par un ancien moine ce spiritualisme chrétien auquel tant de protestants trouvent commode aujourd'hui de devenir infidèles, attirés qu'ils sont par les attrait de la captivité d'Egypte ! C'est alors qu'on verrait s'élever, en dehors des cadres du catholicisme et du protestantisme, une église répondant aux besoins de l'époque, fortement assise sur les masses populaires, encore ouvertes à une piété mâle et généreuse, mais qui ne goûteront jamais une religion artificielle, destinée à faire diversion aux heures de loisir et d'ennui dont peuvent largement disposer les heureux du siècle. Qui se chargera de rompre le fil retenant aux rives du passé ce talent à tant d'égards si moderne, que la magie des souvenirs et le

culte de la forme empêchent encore de voler de ses propres ailes ? Quelle merveille, dans une époque si raffinée, si peu simple que la nôtre, de voir une conscience candide et droite aborder le siècle en ne lui apportant que le simple Evangile développé avec le talent franc et sympathique qui se puise dans une éloquence naturelle et populaire ! Une pareille tentative, si elle pouvait avoir lieu, ne saurait manquer d'être décisive. Ah ! si ce Nathanaël pouvait être doublé d'un saint Paul ! Si ce Samson savait s'arracher aux charmes de cette perfide Dalila qui s'appelle la tradition !

Les descendants des puritains, à leur tour, semblent vouloir répudier les derniers vestiges du matérialisme religieux. Voici par exemple, une manière de considérer le dimanche assez nouvelle en pays anglo-saxon. « La puissance transformatrice du christianisme est telle, dit le professeur John Harris, qu'il convertit tous les jours de la semaine en dimanches, toute localité sous la voûte des cieux en lieu de culte, tout repas en sacrement. La terre entière est convenablement consacrée par le seigneur et évêque de nos âmes. La religion ne saurait ressembler à la robe, au surplis que le prêtre ne porte que le dimanche et qu'il laisse ensuite à l'église jusqu'à ce qu'il ait de nouveau à s'en revêtir dans une circonstance pareille. » Ce sont bien là les accents d'un spiritualisme authentique encore fort rare dans tous les pays.

Voici qui est plus significatif encore, et surtout dans la bouche d'un laïque. D'après l'honorable Robert C. Winthrop, L. L. D. porteur d'un des plus beaux noms de l'Amérique, « l'Alliance évangéliques s'est réunie à New-York dans le but de proclamer hautement, publiquement et d'une voix unanime, cette vérité que la religion est au-dessus de tous les dogmes, pour si précieux que puissent être quelques-uns de ces dogmes : que la foi est au-dessus de toutes les formes, pour si chères que puissent être quelques-unes d'entre elles : que l'attitude dans le culte, les vêtements, les livres de prières sont choses secondaires, bien qu'on puisse pour de bonnes raisons les aimer beaucoup : que l'unité et l'uniformité sont deux choses fort différentes ; qu'il peut y avoir séparation sans froideur, an-

tagonisme même sans hostilité, et que la cause du Christ et de son royaume, son église universelle, la société bénie de tous les fidèles, doit avoir de beaucoup le pas sur toute église particulière, pour si vénérable qu'en soit l'histoire et pour si précieuse qu'en puisse être l'organisation. » L'honorable Robert Winthrop a évidemment pris ses désirs pour des réalités. Pas plus à New-York qu'ailleurs, l'Alliance ne s'est réunie en vue de proclamer solennellement la supériorité de la religion sur le dogme. Quand nous en serons à faire cet aveu la crise dans laquelle nous sommes engagés dans ce moment sera surmontée. Le protestantisme sera rajeuni et prêt pour des conquêtes nouvelles, lorsque la moyenne des hommes instruits dans son sein aura appris à distinguer entre la religion subjective et le fait religieux historique demeurant identiquement les mêmes, d'une part, et la conception intellectuelle, le dogme sans cesse appelé à se modifier et à se transformer dans le cours des siècles, d'autre part. Sachons demeurer modeste et vrai : une seule chose peut être retenue de la déclaration de l'honorable Robert Winthrop, c'est que l'esprit nouveau a traversé l'Atlantique et commence à souffler en Amérique.

Comment en douter encore en voyant divers rapporteurs revenir clairement à la même distinction si caractéristique entre la religion et la théologie ? C'est d'abord le révérend docteur Nott Potter qui, à l'occasion de la communion des saints, proclame l'union mystique avec Christ comme le point essentiel. « Du moment par conséquent où les croyants sont de vrais exposants, de vrais porteurs du Christ, il n'y a pas d'erreur de doctrine aussi dangereuse que la réjection d'un homme dans lequel nous avons raison de croire que Christ habite ! » Et cependant quoi de plus difficile encore de la part des chrétiens suivant la formule que de se sentir en vraie communion spirituelle avec ceux qui, tout en ayant une même foi, ne professent pas la même théologie ! D'après le même auteur « une conception plus exacte du rôle prépondérant qui doit appartenir à la foi, à côté du dogme, deviendrait tous les jours plus générale. »

Dans un discours sur les rapports entre la littérature moderne et le christianisme, le révérend docteur Noah Porter,

président du collège de Yale à New-Haven, Connecticut, déclare qu'il est indispensable de distinguer entre la religion et la théologie, si on veut exercer encore quelque action sur le grand public. « L'antagonisme ne disparaîtra, dit-il, que quand les théologiens auront appris à faire une distinction entre les définitions métaphysiques, les systèmes de théologie et même les confessions de foi d'une part, et le christianisme vivant de l'autre. Les gens de lettres comprennent fort bien que le langage philosophique, à quelque sujet qu'il s'applique, doit être exact et sévère et que la théologie est condamnée à être métaphysique dans la mesure où elle est scientifique. Aussi longtemps donc que les prédicateurs et les écrivains chrétiens s'en tiendront exclusivement au langage des *credos* humains et des systèmes, à des phrases stéréotypées d'un genre quelconque, sans emprunter la langue populaire et imagée de la littérature et de la vie ordinaire, ils ne feront qu'éloigner bien des personnes qu'ils pourraient convaincre et gagner. »

La foi est distinguée de la simple créance : elle cesse d'être une formule magique pour reprendre son caractère d'acte mystique éminemment religieux et moral. C'est une activité de l'intelligence et de la volonté dans leur forme la plus élevée, déclare le révérend docteur John Williamson Nevin, président d'un collège à Lancaster, en Pensylvanie, dans un rapport sur le *christianisme et l'humanité*. « La foi réunit les deux en une pour saisir la vérité divine et la bonté divine qui par leur union éternelle constituent l'essence et la substance la plus intime de la vie divine. La foi n'est pas un instrument mécanique et magique qui permettrait aux hommes d'être justifiées d'une façon purement extérieure par la simple imputation de ce qui en réalité ne ferait point partie de leur existence et de leur expérience personnelle. La foi est la rencontre de l'âme humaine avec les rayons vivifiants qui s'échappent du soleil de justice. C'est l'âme se tournant vers le Seigneur et s'ouvrant largement pour recevoir la vie débordant éternellement de sa sainte présence. » C'est là un retour significatif à la notion spirituelle, calviniste de la foi, acceptée par toute la théologie moderne, après avoir été trop longtemps supplantée par la notion exté-

rieure, magique, du luthéranisme orthodoxe. Pas plus qu'au XVI^e siècle il ne s'agit d'ailleurs de méconnaître la valeur du fait historique. « La foi nous sauve, poursuit le même docteur, par son objet qui est la vérité divine, les deux sont unies d'une façon si étroite qu'elles ne sauraient aller l'une sans l'autre. Au moyen de la foi, la vérité divine (inséparable de l'amour divin) devient une partie de l'existence même de l'âme, comme la lumière est une partie intégrante de l'œil. C'est par la lumière que nous sommes éclairés, dit le psalmiste. Mais la lumière à son tour est une autre expression pour désigner la vie; en conséquence dans le monde spirituel, la vérité divine n'est autre que la vie divine: elles ne sauraient marcher l'une sans l'autre. Dans les cieux la vérité est une essence substantielle tout comme la vie; elles proviennent ensemble du Seigneur: *Je suis la vérité*, dit Jésus, *je suis la lumière du monde; je suis la vie*, le tout dans le même sens éminemment réaliste. La foi donc, comme moyen de recevoir la vérité divine, l'éclat de la lumière divine dans l'âme, est nécessairement en même temps une communion avec la vie divine procédant de Christ. Le pouvoir de sauver que possède la foi consiste justement dans le fait qu'elle ouvre l'esprit de l'homme créé à l'image de Dieu, vers la plénitude de Dieu en Christ et établit ainsi la vraie union avec lui, comme l'idée même de religion pendant le cours des âges a demandé que la chose eût lieu. Voilà vraiment la vie éternelle. »

Devenue spirituelle et morale, la foi perd ce caractère analytique que revêt la créance consistant en un certain nombre de recettes ou de formules, qu'il faut admettre sur la foi de témoignages isolés et purement extérieurs. La christologie devient le centre de la théologie parce que Jésus vivant est redevenu le chef et le consommateur de la foi. « La vraie foi chrétienne ne saurait consister en un ensemble de doctrines, de faits isolés, arbitrairement juxtaposés sans lien aucun et dont chaque fragment aurait sa valeur particulière et sa preuve spéciale: elle ne saurait non plus découler à notre gré d'une doctrine spéciale ou d'un fait particulier. Il n'y a ici qu'une seule méthode pratiquement et théologiquement admissible; celle qui dé-

coule de la constitution objective de l'Evangile lui-même; celle qui commence avec le Seigneur Jésus-Christ notre Dieu sauveur et qui considère toutes les autres vérités comme découlant de sa sainte présence. »

La Bible ayant ainsi cessé d'être un recueil de recettes diverses qu'il s'agit de s'appropriier une à une, peut redevenir ce qu'elle est dans l'intention divine, le livre de Dieu, la formule qui exprime cette conception spirituelle ne saurait faire défaut. « Après tout, l'unique guide sûr pour la vie chrétienne et pour la doctrine, c'est la révélation divine contenue dans les saintes Ecritures. Elles sont la loi et le témoignage pour apprécier toute vérité. Mais elles ne sont cela toutefois qu'au moyen de leur constitution intérieure, spirituelle, seulement en tant qu'elles sont la présence même, la puissance de cette même vie spirituelle, en vertu de laquelle Christ est déclaré la lumière du monde. C'est là ce qui constitue le vrai sens intérieur des Ecritures, incompréhensible à l'homme naturel et qui en fait réellement la parole de Dieu qui vit et demeure éternellement. Elles sont un témoignage authentique de Christ, son illustration, uniquement parce que Christ brille dans toutes leurs pages, comme la vérité des vérités à laquelle elles doivent leur origine..... Toutes les autres vérités ne doivent être crues qu'en tant qu'elles sont en étroite cohésion avec ce qui constitue le commencement de toute vie chrétienne et de toute doctrine. Ce n'est que par Christ et en Christ que la doctrine de la Trinité peut exister pour notre foi et notre théologie. — Il en est de même de l'union des hypostases, de l'inspiration des Ecritures, de l'expiation, de la justification, de la doctrine de l'Eglise et de celle de la résurrection des morts. Ce n'est que christologiquement et non d'une autre façon que ces doctrines-là peuvent être vraies... »

Le christianisme ayant cessé d'être un ensemble de doctrines et de formules pour redevenir un fait religieux et moral, l'Evangile, en un mot, s'adressant au cœur et à la conscience, la méthode spirituelle pour se l'approprier se présente d'elle-même. « L'esprit de prophétie, nous est-il dit, est le témoignage de Jésus, il découle de lui et conduit à lui dans toutes

les portions de la Bible. Cette illustration réciproque, ce témoignage mutuel, ne constitue nullement un cercle vicieux. Il en est comme du rapport entre la parole et la pensée, entre le corps et l'âme ; en général, un des termes ne saurait être compris sans l'autre. Cette illumination réciproque tient à ce qui constitue la nature particulière de la foi. Nous voyons là ce qu'il y a de plus intime et de plus élevé en l'homme entrer en communion avec la vie procédant de Christ. Directement illuminé par Christ, le soleil de l'univers spirituel, on est mis en position de montrer que les Ecritures sont revêtues d'un éclat correspondant et de faire ressortir la puissance intérieure et la gloire, par lesquelles elles peuvent rendre les hommes sages à salut par la foi en Jésus-Christ. C'est là ce *testimonium spiritus sancti*, placé si haut à l'époque de la réformation et dont la vraie idée s'est depuis lors si profondément obscurcie. L'esprit de l'homme comme tel, avec tout l'appareil des preuves externes, ne saurait rendre témoignage à la vérité de Dieu (c'est là une conception purement rationaliste), il faut que l'esprit de Christ soit actuellement dans l'homme par la foi. C'est là le péché et la condamnation des pharisiens. Ils faisaient grand cas des Ecritures, estimant avoir par elles la vie éternelle et toutefois ils étaient incapables de voir comment l'Ecriture dans toutes ses pages rendait témoignage à la présence de Christ. Et pourquoi ? C'est qu'ils étaient privés de cette illumination procédant d'une union intérieure avec l'âme divine des Ecritures. Vous n'avez point Dieu habitant en vous, leur dit Jésus, car vous ne croyez pas en celui qu'il a envoyé. L'acceptation de la parole de Dieu n'éclaire que quand elle est illuminée par la foi. Lorsqu'on a recours à une autre méthode, le sens de l'Ecriture est changé, profané, et la lumière des cieux est transformée en d'épaisses ténèbres. » Qui n'a rencontré çà et là de ces pharisiens modernes tordant les Ecritures au gré de leur fantastique étroitesse, sous prétexte qu'elle est la révélation même et taxant fièrement d'impiété quiconque s'efforce de la comprendre spirituellement ? Il serait grand temps que le bon sens de notre public religieux fit bonne justice de ce respect hypocrite des Ecritures derrière lequel se cache une superbe

effrénée, aiguillonnée par l'ignorance et l'étroitesse. Mais non, l'énervement de l'heure présente est tel qu'on n'ose pas même recourir à des circonlocutions interminables pour dire leur fait à nos modernes pharisiens. Il faut que la leçon leur vienne de l'autre côté de l'Atlantique.

Mais, comme on vient de le voir, il vaut bien la peine de faire le voyage : la conception spirituelle de l'Évangile est complète, raisonnée, motivée. Nous étions loin de penser que la question fût avancée à ce point : le voyage de découverte nous a ménagé d'agréables surprises. C'est bien découverte qu'il convient de dire, car, nous n'avons aucune peine à en convenir, ces vérités que nous venons de mettre en saillie ne se trouvent pas au premier plan dans les rapports de l'Alliance évangélique. Il a fallu des yeux sympathiques et même l'usage de la loupe pour découvrir toutes ces belles choses. Il n'y aurait rien de surprenant que tel auditeur attentif et assidu des conférences de New-York ne se fût nullement douté de la présence de cet élément-là et ouvrit de grands yeux en nous lisant. Il y est bien toutefois : nous l'avons montré, preuves en mains. Nous dirons comme Alceste, à propos du sonnet, mais dans un autre sens, « le temps ne fait rien à l'affaire. » Il vaut bien la peine de traverser les grandes eaux pour en rapporter quelques perles. Plus d'une fois en nous livrant à ces recherches il nous est arrivé de penser à un voyageur en quête de quelque filet d'eau se perdant dans un désert de sable. Ne nous plaignons pas de la rareté, car c'est là ce qui en fait le prix. De plus ces sources cachées n'entretiennent-elles pas, au sein même du désert, ces oasis qui permettent de le traverser ? Enfin qu'est-ce qui vous dit que ces mêmes filets d'eau ne deviendront pas avant peu un fleuve généreux répandant sur ses rives la fraîcheur et la fécondité ? Jusqu'à présent, les églises d'Amérique ne se sont pas trop mal acquittées de leur tâche, en dépit de la lourde armure du XVI^e, plus exactement du XVII^e siècle, qu'elles n'ont pas un instant abandonnée. Il devient manifeste aujourd'hui que des circonstances nouvelles réclament une évolution bien décidée dont le retard pourrait être des plus funestes. Nous n'estimons pas avoir perdu

notre temps en recherchant avec quelque soin et quelque peine les premières traces de cet esprit nouveau qui d'ici à peu d'années, peut-être, aura transformé l'aspect religieux des Etats-Unis, en leur donnant enfin une théologie originale sortie des entrailles du pays et non plus des formules importées comme tout le reste. Dans ce pays-là au moins on trouve à qui parler : quelle que soit la semence confiée à la terre, on peut être assuré de la voir lever : on n'est pas condamné à se morfondre en attendant sous l'orme des adversaires timides ou distraits n'attachant pas suffisamment d'importance à leur cause, qu'ils estiment être celle de Dieu même, pour qu'il vaille la peine de la défendre. La rénovation théologique n'aurait nul besoin d'aller du pas duquel marchent toutes choses aux Etats-Unis pour que l'avenir du christianisme fût assuré dans le Nouveau monde, avant même que nous eussions eu le temps de faire dans l'Ancien l'inventaire de nos ruines dont les débris vont s'accumulant journellement.

Nous avons commencé par glaner dans ce vaste volume de 768 grandes pages in-8, composé dans ce petit texte qui n'est de mise qu'en Angleterre et en Amérique. La moisson proprement dite reste encore à faire. Pour peu que nous fussions disposé à nous contenter de fictions, si nous pouvions céder à la tentation d'avancer des preuves qui vous convaindraient sans nous contenter nous-même, il serait fort aisé de montrer que ces maigres filets sont déjà en train de devenir un fleuve puissant dont les eaux montent d'heure en heure.

Peu des rapports lus à New-York ont réussi à captiver d'une manière particulière l'attention du public : ils ont eu presque tous la même part d'attention et d'approbation, un peu banale, d'un public plus sympathique que compétent, venu dans la ferme résolution d'applaudir tout ce qu'il entendrait. Le fait peut tenir à ce que les rapports, beaucoup trop nombreux, étaient lus devant des auditoires changeant d'un jour à l'autre et aussi à ce que le comité ne connaissant pas les travaux les avait classés au petit bonheur, sur la simple inspection de l'étiquette. Pour les rapporteurs comme pour les auditeurs tout était livré à l'aventure. Rien d'étonnant dans une pareille con-

fusion qu'un seul rapport ait eu la chance d'attirer l'attention plus que les autres. Nous voulons parler du travail de M. Christlieb sur *les meilleures méthodes de combattre l'incrédulité moderne*. Ce mémoire a eu seul l'honneur d'être lu une seconde fois devant un nouvel auditoire, peut-être plus nombreux que le premier.

Le professeur a donné de l'incrédulité moderne la définition la plus large que peuvent adopter tous les hommes qui acceptent le christianisme positif, à quelque école qu'ils se rattachent d'ailleurs. Le docteur de Bonn a soin de rappeler qu'on qualifierait de rationalistes en Angleterre des opinions qui en Allemagne mériteraient à peine ce titre. Il entend par incrédulité moderne les tendances et les systèmes qui s'élèvent contre la conception biblique de Dieu et de l'univers, qui ne voient pas dans l'Écriture un document authentique de la révélation et se refusent à admettre la doctrine centrale, le salut manifesté en Jésus-Christ. Cette incrédulité moderne emprunte ses armes à la philosophie, à la critique historique et aux sciences naturelles. Il s'agit de savoir comment on la combattra le plus avantageusement chez les individus isolés, dans les systèmes scientifiques et comme puissance sociale ayant un large cercle d'activité. Les armes que M. Christlieb recommande n'ont rien de nouveau pour nous. Ce sont pour l'essentiel les preuves de l'apologétique interne suffisamment connues depuis bientôt quarante ans par notre public. Vinet les a lui-même retrouvées dans Pascal que les Allemands avaient lu sans les y apercevoir. Nous retrouvons ainsi dans le travail du professeur de Bonn, qui les groupe, les développe en les présentant à l'allemande, ces vues précieuses dispersées dans plusieurs autres rapports qui ont été signalées plus haut. L'église évangélique doit désavouer toute méthode qui ne repose pas sur une base spirituelle et morale. La plus efficace de toutes est celle qui s'adresse à la conscience, vise à réveiller les besoins religieux, en appelant à son secours l'expérience salutaire qu'on a soi-même faite de l'Évangile, comme la seule vérité qui réponde aux besoins les plus profonds de l'âme humaine.

Cette méthode nouvelle de défendre l'Évangile implique nécessairement une manière nouvelle de le comprendre : il faut distinguer soigneusement entre le corps de la place, la citadelle, et les postes avancés, les ouvrages extérieurs qu'il faut savoir abandonner au besoin. Il importe de distinguer entre la religion et la théologie, entre la substance biblique de notre religion et les formules diverses que les docteurs en ont données.

C'est surtout en présence de la critique historique qu'il faut savoir faire preuve d'intelligence et de largeur. Qu'on se garde avec soin de confondre la critique respectueuse, impartiale, et les procédés d'une critique hostile, prévenue et systématique. S'il est une fausse critique, il convient de ne pas oublier qu'il en existe une autre parfaitement légitime et obligatoire. « Avant tout gardons-nous bien d'embarrasser notre marche de difficultés inutiles et de fournir à nos adversaires des armes dangereuses, en professant une doctrine exagérée de l'inspiration s'appliquant dans la même intensité à tous les livres de notre canon actuel. Cette théorie ne peut se justifier ni par l'Écriture, ni par les preuves historiques. Notre canon des Écritures n'a pas été arrêté de droit divin, aucun prophète n'a jamais déclaré close au nom de Dieu la liste des livres inspirés de l'Ancien Testament ; aucun apôtre n'a procédé au choix qui a été fait des livres du Nouveau Testament.... Ce qui prouve avec quelle sagesse ont agi les hommes qui ont arrêté le recueil, c'est la frappante différence, en fait de spiritualité, entre les livres canoniques et les apocryphes, ou même tous les écrits non-canoniques, sans en excepter ceux qui virent le jour immédiatement après le siècle apostolique. C'est en cela que le canon se manifeste comme formant un tout unique et compacte. »

C'est de l'esprit intérieur de ces écrits qu'il convient de tirer le principal argument en faveur de l'inspiration et de l'autorité normative des Écritures. L'Église protestante présente le témoignage de l'Esprit comme le principal critère de la canonicité. Avant tout, les apologètes doivent présenter les Écritures comme un tout et montrer qu'elles sont un organisme, bien que rédigées par des auteurs fort différents, à de très longs in-

tervalles ; faire voir comment elles exposent progressivement la révélation , développant pas à pas dans l'histoire , dans la doctrine et dans la prophétie , le plan divin de la rédemption depuis le commencement du monde jusqu'à la fin.

Il faut avoir toujours devant les yeux le centre des Ecritures, Christ , et les défendre de ce point de vue là ; c'est là que nous trouverons le critère pour apprécier la valeur des livres divers qui les composent. C'est à ce noyau, Christ et les vérités centrales qui se groupent autour de lui et à lui seul, que le Saint-Esprit rend témoignage dans le cœur des croyants , leur communiquant à leur égard une certitude immédiate et immuable.

« Quant aux points de détail, il importe de ne pas perdre de vue que la révélation divine dans les Ecritures nous est présentée sous une forme non pas purement divine, mais en même temps humaine ; saint Paul lui-même prend soin de distinguer ce qu'il a reçu du Seigneur de ce qui est simplement son expérience personnelle, des bons conseils qu'il donne comme un homme ayant aussi l'Esprit de Dieu. (1 Cor. 11 : 23 ; 7 : 25, 40.) Il y a certainement une différence importante entre une portion de l'Ecriture que l'auteur présente comme un commandement, un fruit de la révélation directe et une autre de laquelle il ne dit rien de semblable. Disons-nous bien qu'aucune théorie de l'inspiration — pour si commode que cela pût nous paraître — ne nous dispensera de l'obligation de faire une critique respectueuse de l'Ecriture, critique qui ne doit pas porter seulement sur le texte et sur la traduction, mais qui doit être une comparaison pénétrante des divers types d'enseignement, (de Paul, de Jean), et apprécier les diverses données ethnographiques, historiques, en les comparant entre elles et avec l'histoire profane. Et s'il arrive que çà et là cette critique découvre des adjonctions récentes, des interpolations, des contradictions théologiques, ou choses de ce genre, c'est le cas de se rappeler le mot de Luther : « Si on trouve un désaccord dans l'Ecriture et qu'on ne puisse le faire disparaître, ne vous en inquiétez pas, cela ne tire pas à conséquence, n'étant pas opposé aux articles de notre foi. Il faut se garder d'être timide dans ces matières-là. Si nous tenons réellement le christianisme pour la révélation de

la vérité absolue, une vérité isolée peut se faire jour quand et comme il lui plaît; en somme, bien loin d'être dangereuse, elle ne peut à la longue qu'être utile à la foi chrétienne. Il n'y a pas lieu de craindre ce qui ne saurait être nié! »

Mais pour arriver à une telle liberté d'allures, imposée par le consciencieux respect de la vérité, il faut savoir distinguer entre la révélation et l'Écriture sainte qui la renferme. La confusion des deux conduit au culte superstitieux de la lettre sans permettre de saisir la haute portée du christianisme. M. Christlieb est très explicite sur ce point qu'il importe de ne pas perdre de vue en présence des sciences naturelles « Les saintes Écritures se proposent de nous montrer la voie du salut; elles le font en nous communiquant des vérités morales et religieuses, que l'entendement humain obscurci par le péché n'aurait jamais découvertes par lui-même. Mais les Écritures ne se proposent de jouer sous aucun rapport le rôle d'un manuel d'histoire naturelle et de philosophie, ou de nous communiquer des connaissances physiques sans importance essentielle pour notre foi. La Bible ne devrait donc pas être invoquée comme arbitre dans de pures questions de sciences naturelles, n'affectant pas le moins du monde la morale ou la foi. L'inspiration la plus haute n'aurait pu se proposer d'élever les écrivains sacrés au-dessus des idées scientifiques ayant cours de leurs temps, ou de leur communiquer des aperçus sur les sciences de la nature qui devaient être la récompense du travail patient des générations subséquentes. L'inspiration se proposait de les mettre en mesure d'exprimer les vérités de la religion chrétienne, en tant qu'en rapport avec les connaissances physiques, de telle façon qu'elles ne fussent pas en opposition avec celles-ci, et qu'elles permissent toutes les découvertes nouvelles dans ces domaines. Voilà pourquoi la Bible parle des phénomènes de la nature dans le langage de la vie ordinaire qui exprime les impressions comme on les reçoit. »

« Il est manifeste toutefois que l'Écriture en proclamant des vérités religieuses ne peut éviter de toucher à des questions de physique, spécialement à propos de la création. Mais dès qu'elle s'occupe du domaine de la nature, elle ne le fait que juste dans

la mesure où la chose est absolument nécessaire pour fonder et établir notre foi, pour instruire l'homme de sa vraie destinée, pour rendre possibles des vues correctes sur les relations de Dieu et du monde, en excluant les fausses. Voilà comment le matérialisme, le naturisme se trouvent exclus tout comme le panthéisme et l'émanatisme. Ensuite les événements physiques sont partiellement retracés à grands traits et avec hardiesse, dans la mesure où cela est nécessaire pour fournir la base de l'histoire de la révélation que l'auteur sacré a hâte de raconter. Il est évident qu'un tel récit ne saurait être complet au point de vue physique. Il laisse au contraire ouvertes un nombre infini de questions auxquelles nos recherches auront pour mission de trouver des réponses. Mais dans aucun cas, *les récits d'événements physiques ne figurent là pour eux-mêmes*. La Bible garde le silence le plus absolu à l'égard de tous les points qui ne font pas partie des bases mêmes de la vérité religieuse. Aussi comme les deux premiers chapitres de la Genèse sont avarés de ces détails dans lesquels se complaisent les cosmogonies païennes. Il est important de remarquer que si le récit des vérités religieuses est toujours précis et clair, celui des événements physiques est tellement général et vague, qu'il y a largement place pour tous les détails qui pourront être découverts plus tard. »

Voilà les idées que le public de l'Alliance évangélique à New-York a applaudies à outrance. Evidemment pour peu qu'on fût disposé à admettre le procédé d'un avocat qui ne se préoccupe que de persuader les juges sans se demander si ses arguments le satisfont lui-même, il serait facile de parler ici d'un éclatant triomphe remporté par la théologie moderne dans un pays où on avait quelque droit de la supposer totalement inconnue. Il faut toutefois se garder de tenir ce langage. D'abord à certains indices on pouvait s'apercevoir qu'on était bien décidé à faire de ce rapport un événement. Et, de peur que le public ne comprit pas, on avait soin de lui donner le signal d'applaudir aux bons moments. On ne vit pas longtemps, paraît-il, dans l'atmosphère de l'Amérique sans devenir expert dans l'art de faire mousser une affaire, fût-on d'ailleurs né dans les vallons de l'antique,

paisible et modeste Helvétie. Aussi, en assistant à cet éclatant succès, il était impossible de ne pas constater comment avec du talent et un peu d'art on peut réussir à faire applaudir par des foules des idées contraires à tous leurs principes bien arrêtés et à leurs habitudes d'esprit. Il ne faut donc pas se hâter de tirer de trop belles conséquences de l'accueil sympathique, enthousiaste que ces idées nouvelles ont reçu à New-York.

Comment ne pas songer au temps où Vinet exposait ces mêmes idées avec tous les charmes du talent et de l'éloquence? Et cependant dès que l'on s'est aperçu des conséquences que cette apologétique entraînait, n'a-t-on pas vu les hommes d'élite qui les admiraient sans réserve dans le *Semeur*, se diviser étrangement, lui devenir indifférents, et quelquefois hostiles? Plus d'un en est encore aujourd'hui à ne pas s'apercevoir que défendre ainsi le christianisme, c'est en changer la notion et le transformer, en substituant l'Evangile simple, primitif, éternel aux conceptions dogmatiques nécessairement passagères et transitoires. Le père de la théologie moderne dans nos pays de langue française se trouve alors rangé par les plus bienveillants dans la catégorie des apologètes comme il y en a tant. Heureux encore lorsque faisant appel aux idées de Vinet pour signaler tout ce qu'elles comportent, on ne risque pas de compromettre la haute autorité et le prestige du grand penseur vaudois, aux yeux de ceux qui jadis s'étaient crus ses plus ardens admirateurs !!

Il n'en faut pas douter : plus d'un d'entre les admirateurs du rapport de M. Christlieb dans les rangs du public américain fera les mêmes expériences. La crise ne manquera pas d'éclater lorsqu'il faudra se dire que ces idées qu'on a admirées, prises dans leur isolement, sont contraires à bien des traditions invétérées et à des manières de penser fort populaires. On a cru n'applaudir qu'à une excellente méthode pour défendre en bloc une théologie vénérée. Que sera-ce quand il faudra s'avouer qu'il ne s'agit de rien moins que de la transformer? C'est une chose grave que de venir dire à un peuple religieux qu'il faut changer une dogmatique qui n'a pas été revue depuis troisièmes. Nous verrons avant peu peut-être, si les Américains sauront

être plus heureux que nous. Bornons-nous pour le moment à prendre acte de l'accueil enthousiaste qui a été fait au rapport de M. Christlieb. Les chrétiens américains et anglais marchent ; ils nous suivent, bien que s'étant mis en route plus tard que nous ; avant peu ils pourraient bien nous avoir devancés. Plusieurs des députés européens à l'Alliance évangélique nous ont entretenus un peu trop exclusivement de la splendeur de l'hospitalité républicaine, des charmes de la nature américaine, des progrès inouïs de ce jeune peuple sautant à pieds joints de l'enfance à la maturité. En entendant tous ces récits il était impossible de ne pas se dire : Et le reste, et l'essentiel, qu'en pensez-vous ? Il est vrai que les délégués seraient sortis de leur mission en épiant ainsi les lieux faibles du pays ; ils n'auraient pas manqué de scandaliser leurs mandataires en rapportant des confidences du genre de celles qui précèdent. Heureusement que la distribution du travail laisse à chacun son rôle. Venant tardivement et à pas comptés, alors que le bruit qui s'est fait autour des réunions de l'Alliance à New-York, est dès longtemps oublié, on ne peut avoir en vue que les rares esprits attardés qui çà et là rendent un culte solitaire à cet ordre de grandeur que Pascal appelait celui de la sainteté.

Ce n'est pas sortir du sujet, c'est en compléter l'étude que de constater que le même esprit de rénovation théologique souffle également en Angleterre, surtout parmi les dissidents. Ce fait ressort d'un discours fort remarquable, prononcé par le révérend J.-G. Rogers, président de l'*Union des congrégationalistes* anglais, dans sa session de mai 1874, à Londres. Le discours a pour titre : *le non conformisme comme puissance spirituelle dans le passé et dans le présent*. Laissant de côté autant que possible le côté ecclésiastique du sujet, nous retiendrons seulement quelques déclarations qui sont d'une portée théologique fort caractéristique. « Les non conformistes, dit l'orateur, ont le droit de se considérer comme les successeurs de tous les grands protestants du passé, non parce qu'ils prétendent maintenir le même drapeau, et admettre les articles du même *credo*, mais parce que nous obéissons à la même impulsion qui les fit agir et parce que nous développons

la même loi du progrès théologique et ecclésiastique dont ils ont été eux-mêmes des exemples éclatants. Le protestantisme oublie ses principes fondamentaux lorsqu'il aspire à posséder un credo stéréotypé, cherchant à élever des idoles à sa façon, tandis qu'il renverse celles de Rome avec l'ardeur d'un iconoclaste. Il est parfaitement certain que plusieurs des réformateurs et des non-conformistes ne sentirent pas la portée et l'étendue des principes qu'ils mirent en avant, comme le font aujourd'hui plusieurs de leurs successeurs. Mais il est hors de doute qu'en répudiant l'autorité de la soi-disant église catholique, ils ont renversé les fondements mêmes sur lesquels ils auraient pu élever des prétentions du même genre. »

« Ils ne peuvent pas non plus avoir prétendu que d'autres intelligences, formées sous l'influence d'autres époques, et recevant des lumières auxquelles ils n'avaient pas eux-mêmes accès, n'arriveraient pas un jour à une vue plus élevée et plus étendue de la vérité que celle dont ils jouissaient eux-mêmes. Ils n'étaient rien sans la liberté et ils étaient hors d'état de fonder leur propre liberté autrement que sur une base pouvant servir également de principe à la liberté générale. Les réformateurs estimaient que Christ était tout aussi près d'eux, que l'Esprit leur avait été tout aussi sûrement promis, que Dieu leur parlait tout aussi clairement qu'aux pères : nous aussi, appelés à développer le principe de la réformation, nous estimons que la même grâce nous est accordée et qu'elle porte avec elle le même degré de liberté et de responsabilité. »

L'orateur indique ensuite quelle doit être à l'égard du passé l'attitude du vrai protestant. « S'il est dangereux pour une société d'oublier son passé il est souvent plus funeste encore d'être écrasé par le souvenir de cette grandeur, au point de perdre son indépendance d'action ; c'est là le plus grand de tous les dangers, spécialement pour les sociétés religieuses. Les pères des anciens temps exercent sur l'intelligence et sur l'imagination une influence qui contribue, sans qu'on s'en doute, à fausser le jugement, et à arrêter les progrès de la vérité. La plupart des hommes ne peuvent ou ne veulent pas penser pour leur propre compte ; aussi regardent-ils d'un œil soupçonneux

le penseur hardi qui, en mettant en question leurs croyances traditionnelles, leur impose l'obligation désagréable de les passer au crible et de les éprouver. Et quand nous pensons aux nombreux sentiments, les-uns nobles, les autres vulgaires et égoïstes, qui conspirent avec cette indolence intellectuelle et cette indifférence, comment serait-on surpris de voir que le passé a été transformé en une idole, sur l'autel de laquelle ont été impitoyablement sacrifiés bien des hommes les plus purs et les aspirations les plus élevées de l'humanité. »

Qu'on lise la description suivante des maux occasionnés par cette idolâtrie du passé, en n'oubliant pas un seul instant que c'est un homme né sur la terre classique du formalisme, un Anglais qui parle :

« Les prêtres de ce culte idolâtre du passé sont nombreux et puissants ; on les trouve dans chaque église, dans chaque parti ; il n'est pas de cercle où ils ne se glissent, et cela dans toutes les sphères de la pensée et de l'activité. Il n'est pas une vérité nouvelle à laquelle ils ne se soient opposés en la représentant sous un faux jour et en la tournant en ridicule. Il n'y a pas eu de mouvement se proposant d'émanciper ou d'éclairer le monde qui n'ait eu à essuyer le feu de leurs sarcasmes, leur haine impitoyable, leurs cruelles persécutions. Ils ont fait de leur mieux pour transformer la Bible en un fétiche, l'église de Christ en un instrument de despotisme, la religion en formalisme. Les erreurs innombrables des gens de leur classe, qui ont d'une manière si persistante traité les serviteurs de Dieu comme des émissaires de Satan, ne leur ont pas appris à se défier de leur jugement ou à rabattre de leurs prétentions : les penseurs d'aujourd'hui qui osent mettre en question quelques-unes de leurs maximes et servir Dieu « d'après la voie qu'ils appellent secte, » rencontreront le même opprobre que les prophètes des anciens temps eurent à supporter avant eux. Ces idolâtres ont leurs *credo*, auxquels les hommes doivent conformer leurs pensées, leurs précédents surannés au moyen desquels ils prétendent brider l'énergie illimitée des âmes vivantes, leurs formes vénérées servant à étouffer la vérité et la piété. La lumière peut impunément pro-

jeter ses rayons sur leurs ténèbres; ils sont à tel point aveuglés par les préjugés et les traditions qu'ils ne sauraient la voir. De légères brises venant du ciel peuvent se jouer autour d'eux, ils les prennent pour des bouffées venant de l'enfer : la fraîcheur et la pureté n'en montrent-elles pas le caractère malsain ? Nous serions d'indignes descendants des puritains et des non-conformistes si le respect que nous leur devons avait pour effet de nous transformer en esclaves du passé et de nous rendre ainsi impropres à l'œuvre du moment.

.

Nous avons beau être fiers de notre liberté, le passé, comme un funeste magicien, a trop souvent jeté ses charmes même sur nous, glaçant et paralysant nos facultés ; il nous a enfermés sur le lit de Procuste de l'autorité, faisant de nous des avortons en matières spirituelles, nous rendant impropres à ces grandes entreprises dans lesquelles l'enthousiasme d'un amour véritable devrait nous lancer. Nous avons besoin d'un puissant libérateur qui vienne rompre le charme. Par des signes innombrables, Dieu invite à sortir de l'esclavage les héritiers de cette glorieuse lumière et de cette liberté qu'il a préparées pour ses enfants. Peine inutile, la puissance de la routine et de l'habitude, des croyances et des formes, des interprétations humaines de la vérité divine, qui ont supplanté la vérité elle-même, d'idées estimées orthodoxes parce qu'elles sont vieilles, d'institutions tenues pour divines parce qu'elles sont établies, tout cela les retient dans la servitude d'Égypte. Il nous faut un autre Moïse qui brave la puissance et la colère d'un autre Pharaon, un homme qui d'une voix de prophète adresse ses sommations aux antiques préjugés, aux anciennes superstitions et sur un ton qui emporte l'obéissance, leur ordonne de laisser partir le peuple de Dieu. »

L'orateur rappelle ensuite que la prétention à l'infailibilité est le trait fondamental de toute la tendance romaine. C'est ce principe-là qu'il faut contester sans relâche, car du moment où on a eu le malheur de l'admettre, il est très difficile d'échapper aux conséquences extrêmes qui en résultent. C'est

là ce que doivent bien se dire ces protestants, aussi mal inspirés que zélés, qui veulent opposer aux prétentions de Rome l'idée malheureuse d'une Bible infallible. « Cette espèce d'attachement pour la Bible bien décidé à maintenir non seulement le texte primitif, mais encore la traduction anglaise qui prétend retenir des versets qui ont évidemment été ajoutés, et dans la traduction des passages mal rendus; qui se glorifie dans la rigidité du conservatisme, dût-il conduire à accepter comme Parole de Dieu des choses qui ne sont que des adjonctions humaines ou des falsifications de l'original divin, cette conception de l'Ecriture est beaucoup plus dangereuse que le scepticisme lui-même qui voudrait renverser complètement le Livre. »

M. Rogers rappelle que c'est le contenu de l'Ecriture qui a donné la valeur au contenant; jamais la Bible n'aurait été considérée par les hommes comme une autorité si elle n'avait en tout premier lieu établi ses droits à être un livre divin. Les critiques et les savants peuvent changer nos manières de voir sur le vase de terre dans lequel est contenu le trésor céleste, mais ils ne sauraient porter atteinte aux précieux bijoux qui s'y trouvent enchâssés. « Nous aimons la Bible aujourd'hui avec autant de ferveur, avec plus de ferveur même que par le passé, parce que nous le faisons d'une manière plus intelligente. Mais le sentiment est d'un autre genre. Dans les jours de notre enfance, la Bible charmait notre imagination et donnait pleine et entière satisfaction à notre besoin de merveilleux; plus tard, quand nous avons commencé à penser et à faire des recherches, elle a satisfait le besoin que nous avions d'un guide; elle devint le guide de notre jeunesse, l'autorité qui nous fournissait précisément le genre de secours dont notre âme avait besoin; et aujourd'hui avec notre intelligence plus avancée, nos expériences plus complètes, lorsque nous éprouvons la soif d'une plus grande liberté, la Bible la satisfait encore. Elle marche devant nous comme elle l'a toujours fait: elle place au-dessus de tout un idéal plus noble vers lequel nous tendons; elle nous ouvre des veines de trésors divins

dont nous n'avions pas soupçonné l'existence ; elle nous conduit dans des champs plus vastes où se trouve tout ce qu'il faut pour attirer notre attention et stimuler notre pensée ; elle a, comme jadis, une réponse à toutes les questions que nous pouvons lui poser ; elle nous dit encore, comme Jésus à la Samaritaine, ce que nous avons fait ; elle nous fait sentir que le Maître a accompli ses promesses, et qu'il est lui-même toujours avec nous. »

Au fond, ce qui nous manque surtout, c'est plus de foi dans la Parole de Dieu elle-même ; il nous faut une foi qui regarde avec indifférence tous les secours accidentels et accessoires, une foi osant affronter sans pâlir et sans craindre un monde tout armé : il nous faut avant tout une foi qui montre son courage et son assurance en défiant les recherches les plus exactes, en acceptant tout principe qui est démontré vrai, pour si opposé qu'il puisse être à nos idées préconçues, pour si menaçant qu'il puisse paraître par quelques-unes de ses conséquences apparentes. « L'autorité contre la liberté, l'église contre la conscience individuelle, voilà la grande bataille de l'époque dans laquelle les églises libres ont un rôle important à jouer. »

L'orateur répond ensuite à l'objection de ceux qui prétendent qu'il a, lui aussi, son autorité, en acceptant la Bible comme règle absolue. « C'est vrai, dit-il, mais pourquoi ? Ce n'est point parce que l'église m'en garantit la valeur, ou parce que la voix générale de la chrétienté la proclame divine et suprême, mais parce qu'elle s'est justifiée elle-même à nos cœurs et à nos consciences comme la Parole du Dieu vivant. Le Seigneur, en recommandant les Ecritures de l'ancien Testament, fait reposer leurs droits sur ceci : « Par elles vous estimez avoir la vie éternelle et ce sont elles qui rendent témoignage de moi. » A plus forte raison aujourd'hui que nous avons la complète révélation de notre Sauveur dans des évangiles et dans des épîtres, possédons-nous ce qui recommande le livre à notre foi et à notre obéissance. C'est dans ce pouvoir convainquant de la vérité se justifiant elle-même que les apôtres mirent leur confiance. « Nous nous rendons approu-

vés à toute conscience des hommes devant Dieu, par la manifestation de la vérité. » Pourquoi hésiterions-nous à avoir la même confiance et à adresser le même appel ? »

On dira peut-être que c'est là rejeter entièrement tout élément d'autorité, pour s'établir sur un sable mouvant, la puissance intrinsèque de la vérité. Comment répondre à ceux qui diront que cette puissance intrinsèque de la vérité ne se manifeste pas assez ? A quoi nous servira-t-il, demande à son tour M. Rogers, de trouver quelque moyen de la leur imposer par voie d'autorité ? « Il y a une idée vraiment étrange, — nous devrions plutôt l'appeler une superstition, — que la simple acceptation d'une croyance profitera à un homme, cette acceptation fût-elle un pur acte extérieur, dans lequel l'intelligence et le cœur ne joueraient aucun rôle. Mais c'est là attribuer une influence magique à une simple profession de foi. Ce qui profite à un homme ce n'est pas la croyance qu'il admet et tient pour vraie, mais celle qui le tient lui-même, qui a pris possession de son intelligence et de sa conscience, qui inspire ses affections, forme son caractère. Or, comme il n'est point d'usage de l'autorité qui puisse amener à cette foi-là, il ne peut servir à rien d'y recourir quand il s'agit de vrais résultats spirituels. C'est pour nous un fait profondément triste que le cœur d'un homme puisse n'éprouver aucune sympathie pour l'Evangile, mais jusqu'à ce que cette sympathie soit éveillée, peu importe l'autorité qu'il reconnaît, ou la profession qu'il fait, Christ ne lui sert de rien. La vérité de l'Evangile n'est nullement atteinte par l'incapacité d'un tel homme de la percevoir, mais il n'est pas d'autorité qui puisse se transformer en vérité pour lui jusqu'à ce que l'Evangile devienne ce qu'il imagine lui-même. A la vérité c'est ici qu'il se commet souvent une erreur. L'assertion qu'il y a en l'homme une faculté de vérifier la vérité, de se l'assimiler, et qu'il ne peut y avoir de vrai pour lui que ce qui s'accorde avec ce critère interne, cette assertion se transforme en l'idée que la vérité elle-même change, suivant les constitutions diverses des esprits. On confond ainsi l'élément objectif avec le subjectif. Mais c'est là ne pas comprendre de quoi il est question. Le fondement de Dieu demeure ferme, que

les hommes le reconnaissent ou non, mais si un homme décide de bâtir sur un autre, il devra en rendre compte à son propre maître. Le grand jour manifestera la nature de son œuvre. Tout ce que nous affirmons, c'est qu'il ne nous appartient pas d'anticiper le verdict, encore moins de nous imaginer que nous pouvons le changer, en contraignant cet homme à proclamer le roc même, ce qu'il estime au fond de son âme n'être que du sable sur lequel il doit se garder de construire. »

Allant à la rencontre d'une objection fréquente ailleurs qu'en Angleterre, M. Rogers est appelé à justifier le position qu'il occupe entre les deux extrêmes. Cela le conduit à caractériser le vrai libéralisme. Jusqu'à présent on s'est trop imaginé qu'il n'y a de mouvement théologique que dans le sein de l'anglicanisme. Il serait plus juste de dire que cette église nous offre le triste spectacle d'un établissement qui, faute de savoir se modifier, s'écroule sous les coups redoublés que lui portent à l'envi les représentants des tendances les plus extrêmes. Le ritualisme confinant au catholicisme et un latitudinarisme accueillant toutes les négations, s'y coudoient en face d'un évangelisme plus bruyant qu'éclairé et énergique. L'intervention des dissidents dans les débats théologiques semble indiquer un développement plus sain et plus normal.

« On ne manquera pas de dire, poursuit M. Rogers, que nous cherchons à nous tracer une voie moyenne, de toutes les tendances la moins noble, quoique la plus politique ; certains libéraux nous reprocheront de faire de trop grandes concessions à l'ancienne foi ; les orthodoxes qui pensent qu'on ne peut aimer la vérité quand on ne respecte pas aussi leur drapeau, nous reprocheront de favoriser la révolution et l'incrédulité. Nous avons à montrer que ce n'est nullement par lâcheté que nous avons été amenés à choisir notre position et certainement pas par l'idée de découvrir un heureux juste milieu entre deux extrêmes. Ce qui nous a imposé notre attitude, c'est la conviction réfléchie que la plus sûre, l'unique méthode de défendre l'Évangile, c'est l'exercice d'une parfaite liberté, et que c'est en en faisant largement usage, sans se soumettre à aucune autorité, que nous avons été conduits à placer notre confiance

en l'Évangile, à l'aimer, ou mieux à aimer le Sauveur qui est l'Évangile lui-même. On a trop l'habitude de confondre le libéralisme avec une école ayant sa manière particulière de penser; il devrait nous appartenir de montrer que c'est plutôt une tournure d'esprit, et que l'adhésion la plus ferme à une théologie qui peut paraître surannée, et par conséquent peu convenable pour notre époque, est compatible avec le plus large et le plus parfait libéralisme. On peut admettre soi-même certains dogmes sans éprouver la moindre tentation de les imposer aux autres, sans oser flétrir du titre d'hérétique ceux qui les rejettent, sans entreprendre de prononcer le verdict de l'éternité par rapport à ceux qui les acceptent ou qui les repoussent. »

L'auteur fait remarquer que les non-conformistes ne souscrivent aucun formulaire et qu'il n'est pas néanmoins de corps ecclésiastique qui ait une plus grande unité de foi dans les choses essentielles. Que la liberté accomplisse donc son œuvre parfaite parmi nous. S'il y a des changements désirables à introduire dans notre manière d'agir, dans notre culte, dans notre administration, n'hésitons pas un instant à les faire. « Et si, ce qui est peut-être plus difficile à admettre, notre théologie a subi une révolution lente; si nous avons appris à reconnaître que certaines choses qui passaient pour essentielles ne sont que secondaires; si nous sentons que quelques-unes de nos manières de présenter les choses et que même certaines de nos opinions réclament modification, soyons assez indépendants et assez hardis pour suivre la vérité ouvertement partout où elle nous conduira. Soyons bien attentifs à la manière dont nous traitons les différences d'opinions, dont nous rendons les hommes coupables pour des paroles; prenons garde de ne pas appeler le bien mal, quand il est en rapport avec ce que nous appelons hétérodoxie et, le mal bien, quand il est sanctifié par le parfum de la saine doctrine. Nous ne saurions oublier que les hérétiques ont pris rang parmi les maîtres les plus sages de l'humanité et parmi les enfants les plus saints de l'église. Nos ancêtres non-conformistes furent tous des hérétiques et ils ont hérité ce titre des réformateurs et des puritains. Les

annales de l'église sont jonchées des os blanchissants d'hérétiques tombés pour la cause sacrée de la vérité. Les apôtres furent les hérétiques de leur temps; et c'est à une croix d'hérétique que fut cloué le sauveur de l'humanité. Nous du moins, enfants de la liberté, au lieu de flétrir chaque nouveau docteur du titre d'hérétique, montrons-nous disposés à bien accueillir et à écouter ces étrangers. Il se peut que, sans nous en douter, nous fassions accueil à des anges. Dieu, en effet, peut faire jaillir de nouvelles lumières de sa Parole et quelques-uns de ces étrangers peuvent avoir reçu mission d'en faire briller à nos yeux quelques rayons. »

On n'en saurait douter, le protestantisme anglo-saxon s'ébranle enfin, en Amérique comme en Angleterre. Le souffle nouveau d'une mystique bien authentique pénètre dans ces bataillons serrés trop longtemps asservis par un piétisme formaliste, obéissant à quelques Schibboleths empruntés à la scolastique du XVII^e siècle protestant, alors que la foule croyait de bonne foi suivre les traces de la réformation. L'esprit large, profondément chrétien et vivant des hommes du XVI^e siècle reparait enfin pour briser les chaînes d'un traditionalisme terre à terre et impuissant, en présence des grandes obligations imposées aujourd'hui à l'église.

Ce qui achève de donner à ce discours toute sa portée, c'est qu'il a été prononcé à Londres, par un homme très influent, dans une assemblée de 2000 personnes des plus sympathiques qui, suivant l'habitude anglaise, n'ont pas manqué de souligner les passages les plus décisifs et les plus caractéristiques. Toutes ces circonstances élèvent cette manifestation à la hauteur d'un événement. « Il est bien entendu que la plupart des congrégationalistes, remarque le journal qui a reproduit ce discours, tout en maintenant les vérités essentielles contenues dans la Bible, sont disposés à reconnaître que nous avons ces trésors dans un vase de terre. Toute la tendance de ce puissant discours, qui mérite d'être lu avec soin, peut être résumée en un seul mot : La liberté constitue la force spirituelle des non-conformistes. Qu'il en soit fait un

grand et bon usage et il n'y aura rien à craindre ni d'un ultramontanisme despotique, ni d'un scepticisme stérile. »

Il est encore digne de remarque que le recueil auquel sont empruntés tous ces détails, *The English Independent* du 15 mai 1874, bien loin d'être une revue théologique, est un simple journal de nouvelles, une feuille hebdomadaire. Voilà donc que les Anglais en sont déjà à ne pas craindre de porter ces questions devant le grand public, dans des recueils destinés en bonne partie à l'édification ! Nos journaux sont loin de faire autant d'honneur à leurs abonnés ; ils se gardent, sous prétexte qu'ils ne font pas de la théologie, d'aborder aucune de ces questions sérieuses absorbant l'attention de tous les hommes qui pensent dans le protestantisme d'autres pays. De peur d'effrayer, d'éloigner leurs lecteurs, ils parlent exactement comme si ces problèmes ne s'étaient jamais posés parmi nous, donnant comme l'Evangile pur et simple, destiné à édifier l'église, les résultats les plus problématiques d'une théologie surannée. Ainsi se creuse toujours plus l'abîme entre le petit nombre de ceux qui pensent et la foule dont on devrait sentir le besoin d'ouvrir l'esprit, au lieu de plaider une cause perdue, en avocats prudents et habiles. Aussi longtemps que durera ce funeste divorce, qui a déjà contribué pour sa bonne part à faire avorter une première fois notre développement théologique, il ne pourra être question de sortir de la phase ingrate et stérile que nous traversons. En attendant, sous ce vernis de dogmatisme, le scepticisme fait de grands ravages. Ne l'avoue-t-on pas quand on déclare ingénument que si l'on n'étudie pas, c'est de peur de perdre sa foi ? Il faut qu'on ait le sentiment qu'elle est bien mal assise, cette foi, pour laquelle on redoute le grand jour et la lumière. Un tel langage, qui rappelle les ignorantins, est bien peu digne des enfants de la réforme. Quant à ceux qui travaillent d'une manière indépendante à résoudre des problèmes de toute importance pour notre avenir religieux, lorsqu'on ne les ignore pas systématiquement, on les présente, pour parler avec M. Rogers, comme de dangereux hérétiques ébranlant la foi.

En attendant, les idées du public religieux en Angleterre et en Amérique sont en train de se modifier profondément. La manière ordinaire de nous présenter la condition religieuse de ces pays devient chaque jour un anachronisme plus manifeste. Il commence déjà à être trop tard pour expliquer le zèle religieux et l'activité pratique de ces contrées par le maintien intact d'une théologie immuable qui commence à disparaître. En Amérique comme en Angleterre, on marche avec foi, avec un courage mêlé de joie, vers des horizons plus vastes, à la rencontre de questions nouvelles que nous semblons ne pas apercevoir, occupés que nous sommes à dormir du plus profond sommeil, tour à tour bercés ou réveillés en sursaut par le bruit des stériles querelles des partis. Qui sait ? Les mêmes hommes qui trouvent commode de se soustraire à la délicate obligation de faire l'éducation théologique de ceux qu'ils ont mission d'éclairer, recommanderont peut-être la théologie nouvelle lorsqu'elle ne manquera pas de nous arriver toute faite d'ici à quelques années, dans ces traductions de l'anglais pour lesquelles un certain public a toujours conservé un faible.

III

Le même esprit de largeur s'est manifesté lorsqu'on a abordé divers sujets spéciaux. Ainsi l'attitude que quelques-uns des membres de l'Alliance ont prise dans la grande question du jour, le darwinisme, est des plus remarquables. Jamais, à notre connaissance, une assemblée d'hommes religieux ne s'est exprimée d'une façon aussi sensée dans un sujet qui a, depuis quelques années, le privilège d'irriter et d'effrayer ceux surtout qui ont vaguement entendu parler de la chose, sans trop savoir de quoi il s'agit. Réduit à sa plus simple expression, le problème est tout à fait simple : Dieu a-t-il créé directement, immédiatement les diverses espèces végétales, animales qui existent de nos jours à la surface de la terre, ou bien s'est-il borné à créer certaines espèces animales, ou même seulement des espèces végétales en les douant d'une force génératrice suffisante pour que, sous l'influence des milieux ou d'autres

circonstances, elles arrivassent à produire les riches variétés et espèces de tout genre dont le monde est le théâtre ? On peut répondre sans crainte que le christianisme est tout à fait désintéressé dans la solution de la question contenue dans ces limites. C'est là un problème purement scientifique comme beaucoup d'autres dont le chrétien peut attendre la solution avec le calme d'un homme décidé à ne pas adopter des préjugés dictés par l'ignorance ou la passion, mais à accepter la vérité quelle qu'elle puisse être, aussitôt qu'elle lui sera présentée. S'il est démontré empiriquement que Darwin a deviné juste. — car jusqu'ici on en est encore là, — il faudra reconnaître qu'il a eu la bonne fortune de surprendre le secret du Créateur. Que si au contraire il est établi que les faits ne confirment pas l'hypothèse hardie du célèbre naturaliste anglais, il faudra se remettre à chercher dans une autre direction, en faisant son profit des vérités partielles que la nouvelle école aurait mises en lumière.

Encore un coup, pourquoi donc les hommes religieux, tout émus, iraient-ils se jeter dans une mêlée des plus chaudes dont l'issue est encore incertaine, prendre parti dans des controverses qui ne les regardent pas, pour lesquelles ils sont en général incompetents, alors qu'ils ont certes assez à faire chez eux ?

C'est à recommander ce désintéressement et cette impartialité que s'est attaché le Dr M^c Cosh, écossais récemment appelé à la direction du collège de Princeton près de New-York. « Je ne suis pas persuadé, a-t-il dit, que la religion soit intéressée à maintenir que toutes les espèces d'insectes doivent leur origine à un acte *spécial* de Dieu sans l'emploi d'aucune cause seconde. » Un pasteur anglais, à la fois missionnaire depuis 50 ans et botaniste depuis 20 ans, le Dr Brown, s'est déclaré disciple de Darwin. Il réussit à mettre la doctrine du catéchisme de Westminster en parfait accord avec ses vues sur l'histoire naturelle : son orthodoxie ne reçoit d'accroc que sur un point : Il ne saurait admettre que Dieu ait créé le monde de rien dans l'espace de six jours. Du reste cette hérésie ne saurait être mise sur le compte du darwinisme ; le Dr Brown avait abandonné les idées courantes avant l'apparition de la nouvelle

doctrine. Il maintient que l'hypothèse darwinienne ne porte que sur le *mode* de la création et non sur le fait lui-même. A en juger par ce qui lui est arrivé à lui-même, ce pasteur anglais ne doute pas que la confirmation de la doctrine de Darwin ne finisse par exercer une bienfaisante influence.

Une question du Dr Hodge, — car cette séance est du trop petit nombre de celles où il y a eu discussion, — a fait faire un pas important au débat. Est-il vrai, oui ou non, a-t-il demandé, que le darwinisme enseigne que toutes les formes de la vie végétale et animale, y compris l'homme et tous les organes de son corps, soient le produit de forces inintelligentes agissant aveuglement, et non en vue de certains buts ? Est-il vrai que l'œil, par exemple, soit le produit d'une action inconsciente ? Ce serait chasser Dieu et l'intelligence de l'univers.

Les darwiniens, ainsi mis au pied du mur, ont été obligés de catégoriser. Le Dr Dawson, président du collège de Mc Gill, à Montréal (Canada), a déclaré que Darwin n'irait pas jusqu'à répondre affirmativement, bien que sa doctrine conduise logiquement à cette conclusion. La théorie de Darwin demeure vraie aussi longtemps qu'il ne s'agit que de rendre compte des variétés qui s'expliquent évidemment par une action des milieux sur les espèces. Pour ce qui tient aux espèces, la théorie nouvelle n'a nullement été prouvée ; il est hors de doute qu'elle entre en conflit avec l'Écriture, spécialement en ce qui concerne l'homme. Les espèces seraient, d'après Darwin, provenues de la sélection naturelle, sélection qui s'effectue dans la lutte des espèces pour l'existence, à la suite de la victoire des plus aptes, des plus forts. Cette doctrine n'est qu'une pure hypothèse et non le fruit d'une induction scientifique. Il faut y voir une tentative de rendre compte de faits qui ne s'expliquent que par la doctrine de la création.

Un autre orateur, le professeur Anderson, président de l'université de Rochester, New-York, a cherché à distinguer entre le darwinisme et les théories qui semblent vouloir l'exploiter dans le sens du matérialisme et de l'athéisme. Par évolution on peut entendre le procédé employé par le Tout-puissant pour le développement du plan de la création. Dans ce sens ce terme

demeure en parfait accord avec la foi en un Dieu personnel conscient. Mais on peut entendre aussi par évolution cet immense phénomène de la croissance dans l'univers, indépendamment de toute volonté consciente pour y présider et de toute idée ou de tout plan antérieur arrêté avec conscience. C'est dire alors que le fait de l'univers et l'ordre qui y règne sont dus tout simplement à un terme abstrait qui sert à désigner le phénomène, le procès. Voilà comment l'évolution, simple conception verbale, arrive à supplanter la volonté et l'intelligence. Le mot employé dans cette acception est chargé d'accomplir l'œuvre d'une force concrète guidée par l'esprit. Prétendre expliquer ainsi l'univers est tout aussi irrationnel que de revenir aux idées éternelles de Platon et des réalistes du moyen âge. Recourir ainsi à des mots abstraits comme s'ils désignaient des choses concrètes, c'est tomber dans le travers favori de la métaphysique et de ses méthodes ; une telle manière de faire est des plus déplacées dans un système qui prétend s'appuyer sur des faits positifs et sur des lois constatées. Quand il s'agit de discuter une question de ce genre, il faut bien prendre garde de ne pas se séduire soi-même en employant des termes abstraits, alors que les conditions du problème réclament absolument la présence de la personnalité, de la volonté et de l'intelligence.

Les mots *développement*, *sélection naturelle*, *survivance du plus apte*, ne sont pas moins ambigus. Elle a beau être régulière et naturelle, la sélection implique toujours qu'il y a de l'intelligence quelque part. Plus elle est naturelle et en accord avec une loi constante, avec un plan, un système, plus la sélection implique d'intelligence. Le développement, le déploiement est inintelligible si on n'admet pas un plan, une pensée préalablement impliquée dans les forces qui, en agissant régulièrement, produisent le résultat. Que faut-il entendre par la victoire, la survivance du plus apte, dans le combat pour l'existence ? Cela n'implique-t-il pas qu'il y a dans le monde des formes de vie, des types capables de survivre à la lutte pour l'existence, par suite de la perfection de leur forme, de leur délicatesse, de leur parfaite adaptation au milieu

dans lequel ils sont placés ? La présence même de ces milieux et leur parfaite adaptation au type de vie organique, tout cela implique prévision, choix, plan, intelligence.

Prétendrons-nous que cette adaptation ne saurait impliquer intelligence ? alors nous sommes obligés de soutenir qu'une action régulière dirigée systématiquement en vue d'obtenir certains buts, ainsi les phénomènes de la pensée et du langage chez l'homme, n'impliquent pas chez lui d'intelligence. Nous ne saurions nous identifier avec la conscience divine pas plus que nous ne pouvons le faire avec celle des autres hommes, mais nous sommes tenus, par le même raisonnement, d'admettre une conscience divine et de l'intelligence dans l'univers, de même que nous sommes obligés de reconnaître que l'intelligence contrôle l'attente et les actions des autres hommes.

Rien de plus piquant que de voir les adeptes des sciences positives, alors qu'il s'agit de rendre compte du fait de la création, recourir à des termes abstraits dans le cours de la discussion, les confondre sans cesse avec les forces concrètes de l'intelligence et de la volonté. La science positive prétend ne s'occuper que de faits constatés et de lois vérifiées. Et cependant il est peu de livres de métaphysique et de théologie qui aient plus librement recours à ces termes suspects que ceux de Herbert Spencer. Cette école de philosophe réclame l'existence de la matière et de la force, de la matière qui serait sans origine et de la force n'impliquant pas volonté. L'esprit humain ne saurait concevoir que les deux aient pu exister sans cause. C'est particulièrement le cas de la notion de force. Sir John Herschel, dans son remarquable traité sur l'origine de la force, parlant en physicien et en mathématicien, déclare solennellement que la force est un mot dépourvu de toute signification, un concept incompréhensible, dès qu'on le sépare de l'idée d'une volonté quelque part, soit en Dieu, soit en l'homme. Dans toutes les discussions de cet ordre, il faut tenir la main à ce que les apôtres des sciences positives demeurent strictement fidèles aux méthodes qu'ils déclarent régler leur manière de penser.

Ils ne sont admis à se servir d'hypothèses que comme d'un échafaudage pour élever un solide édifice de vérités bien établies. Les hypothèses sont indispensables alors qu'il s'agit de se livrer à des recherches scientifiques, mais ces hypothèses-là ne sauraient constituer la science. Or le darwinisme, au sens populaire du mot, peut être une excellente hypothèse pour se livrer à des recherches scientifiques, mais il n'a nul droit à prendre place parmi des lois constatées, ou dans un ensemble de doctrines se donnant pour de la science positive.

Il y a aujourd'hui et il y a eu jadis deux écoles de naturalistes. Les uns, maintenant la fixité des types végétaux et animaux, peuvent avoir méconnu l'admirable flexibilité que possèdent certains types de s'adapter à des milieux nouveaux, surtout sous la direction de l'homme. (Cuvier.) D'autres, exagérant ces derniers faits, admettent une plasticité absolue, une capacité infinie de s'adapter aux milieux les plus divers. (Geoffroy Saint-Hilaire, Darwin.) Scientifiquement parlant, l'une des deux suppositions n'est pas plus acceptable que l'autre. L'hypothèse de Darwin peut être fort utile, mais, sous prétexte qu'elle est à la mode, qu'on ne prétende pas exclure de l'église de la science ceux qui ne sauraient l'admettre comme une vérité constatée. C'est là une distinction capitale que ne font pas les jeunes et ardents disciples de Darwin, faute d'être assez familiarisés avec les règles sévères des méthodes scientifiques. C'est notre fidélité aux méthodes scientifiques, dont ces messieurs se donnent pour les champions, qui nous interdit de recevoir des hypothèses pour des faits scientifiques constatés.

D'après M. le docteur Dawson, le darwinisme serait une de ces hypothèses qu'il faudrait soigneusement distinguer de celle de Spencer. D'après Spencer, la matière et la force existeraient d'elles-mêmes, ou auraient été créées et mises en mouvement par Dieu. De la matière et de la force seraient sortis les plantes et les animaux. Il faut prouver cette doctrine, si on veut la faire admettre. Même avec l'intervention de l'homme, on n'a jamais vu la matière inorganique devenir un animal. Nous

attendons que cette fameuse preuve soit administrée. Ces hypothèses seraient vérifiées que la doctrine d'un Dieu personnel n'en serait pas moins nécessaire pour expliquer l'origine de l'univers et le genre de développement dont il est le théâtre. Beaucoup de chrétiens sont saisis d'une crainte déplacée à l'apparition de ces hypothèses qui hantent en foule l'imagination des hommes scientifiques. Les preuves en faveur de l'existence d'un créateur personnel ne sauraient être ébranlées par des considérations tirées du mode de la création, de la rapidité plus ou moins grande avec laquelle elle s'est effectuée. Plus vite on le comprendra, et plus vite les chrétiens simples seront rassurés; plus vite aussi nous éviterons des controverses déplacées et des discussions oiseuses, en défendant la doctrine de Dieu contre les phrases évasives du naturisme agressif.

On voit comme le problème se déplace et se transforme. Non-seulement les représentants des sciences positives deviennent infidèles à leurs méthodes, quand ils prétendent nous imposer leurs hypothèses sur l'origine des espèces, mais encore ils nagent en pleines eaux dans ce monde de la métaphysique qu'ils prétendent interdire aux autres comme un royaume de pures chimères. Rien de plus rare que ce désintéressement tant vanté; nul n'en a cure; le grand zèle pour l'avancement des sciences positives n'est que trop souvent aiguillonné par le besoin de justifier quelque bon préjugé métaphysique auquel on paie son tribut, tout comme si l'on était un chrétien étroit et superstitieux.

Darwin lui-même avait-il son siège fait en métaphysique quand il s'est livré à ses recherches? Celles-ci ont-elles été complètement désintéressées ou mises dès le début au service d'une thèse métaphysique? Dès l'abord Darwin a mis tant d'affectation à restreindre, à limiter, à cantonner le problème dans le monde animal et végétal, laissant percer la question anthropologique seulement quand les esprits ont été assez bien préparés, qu'on se demande si en tout cela il n'y a pas eu une habileté approchant de la diplomatie. Mais ce n'est pas là ce qui importe. Que Darwin soit ou non parti d'un

apriorisme matérialiste ou athée, la question est de savoir si le darwinisme est ou non hostile au christianisme ou mieux à ces hypothèses métaphysiques sans lesquelles le christianisme reposant en l'air serait privé de toute raison d'être pour devenir une poésie inoffensive à l'usage d'un siècle utilitaire et athée? Du moment où il ne prétendrait pas faire de la métaphysique, le darwinisme ne saurait entrer en conflit avec le christianisme. Et s'il n'en a pas fait dès le début, ce qui est plus grave, n'est-il pas obligé d'en faire? M. Dawson, qui semble s'être donné pour mission de le présenter sous le meilleur jour possible, semble concéder la chose quand il admet que logiquement le darwinisme aboutit à la négation de Dieu et de l'intelligence dans l'univers. Le professeur de Montréal demande toutefois qu'on distingue entre l'évolutionisme en général et le darwinisme, qui ne serait qu'une espèce du genre. Herbert Spencer prétend que toutes choses se sont produites elles-mêmes. Il affirme la matière et la force, c'est-à-dire une espèce de toute puissance pratique, étant donnée la matière avec tous les attributs de la chimie et toutes les forces de la physique. En possession de la matière et de la force, il prétend qu'elles peuvent produire la vie, sans que personne ait encore prouvé que le plus humble organisme puisse se produire d'une manière spontanée sans vie préalable. Il affirme encore que la plante peut se convertir en animal, ce qu'il faudrait encore prouver. De sorte que quand il s'agit de darwinisme, on suppose des théories faisant encore un plus grand appel à notre foi qu'à notre science. Darwin, lui, ne s'attache qu'à une seule des branches de cette spéculation, celle qui se rapporte à la transmutation des espèces. Donnez-moi seulement, dit-il, deux ou trois espèces de plantes ou d'animaux et je me charge de vous faire voir comment toutes les plantes et tous les animaux en sont sortis. Il raisonne donc sur de simples possibilités et non sur des faits. Dans le détail de l'argumentation, nous rencontrons sans cesse des difficultés portant sur la vraie nature et sur la limite des espèces, telles que nous les connaissons. Les naturalistes sont ici loin de s'entendre, de sorte qu'il y a fort à faire avant

d'être en mesure de décider quelle est la portée de ces hypothèses sur la doctrine qui veut que les plantes et les animaux aient été créés « selon leur espèce. » D'autre part nous lisons dans le premier chapitre de la Genèse le mot *créer* employé pour désigner l'introduction des premiers animaux et de l'homme et dans d'autres cas les formules : *faisons que la terre produise*, etc. Cette différence peut-elle être expliquée ? Si je m'aventure à soutenir que Moïse a prétendu que les espèces animales et végétales ont été créées séparément, je risque de lui faire dire plus qu'il n'a entendu. La science, de son côté, ne nous dit pas jusqu'à présent comment les espèces sont venues à l'existence. Tout ce que nous savons, c'est qu'elles ont fait leur apparition dans diverses périodes de l'époque géologique. La science est fondée sur des faits, mais ici ils nous font défaut.

Enfin, il est évident que même prouvée, l'hypothèse hardie de Darwin ne suffirait pas pour nous donner la solution de l'énigme de l'univers. Fût-elle une vérité, elle ne serait pas encore toute la vérité. C'est là ce que le docteur M^c Cosh a fait ressortir avec beaucoup de force.

On a vertement reproché à la théologie d'avoir fait jadis invasion dans le domaine des autres sciences quand elle ne les a pas asservies. Il fut un temps où il n'était pas permis de proclamer une découverte faite dans le ciel ou sur la terre sans s'être demandé préalablement qu'en pensera l'église ? Ces ridicules prétentions à l'omniscience et à l'omnipotence n'ont corrigé personne. Il n'est pas de science née de hier qui, à son jour et à son heure, n'affecte les mêmes allures : chacune nous présente à son tour la clef définitive de toutes les énigmes de l'univers. Et toutefois, la science se heurte à des murailles d'airain, et se voit condamnée à mettre à jour sa faiblesse si elle tente de les transpercer. Il ne saurait y avoir de développement sans une matière qui se développe et nul ne saurait dire d'où cette matière primitive peut bien être provenue. Cette matière doit avoir des propriétés ; quelles sont-elles et d'où sont-elles venues ? Il est des savants qui raisonnent comme si la matière primitive étant une fois donnée tout pouvait s'expliquer par l'évolution. Mais si nous

n'avons pas une intelligence poursuivant certains buts, il est impossible de rendre compte de cette combinaison, de cette organisation d'agents mécaniques, électriques, chimiques, vitaux qui produisent le développement. On ne saurait dire d'où sont venus le sentiment et la sensation animale. D'où est venu l'instinct? Quand et comment l'intelligence a-t-elle fait son apparition? Comment expliquer l'affection, la piété, l'amour, la distinction du bien et du mal? Il est surtout impossible de rendre compte des facultés supérieures de l'homme, de sa capacité de faire des abstractions, des généralisations, de découvrir des vérités nécessaires, et de reconnaître les obligations de la vertu. A tous ces égards la science se trouve en face d'abîmes infranchissables. Elle est obligée de reconnaître qu'elle ne saurait citer des faits à l'appui de sa théorie, et quant aux hypothèses auxquelles on a recours, elles ne peuvent même rendre compte des faits essentiels, l'apparition de nouvelles facultés, de nouveaux agents jusqu'alors inconnus.

A ces faits inexplicables, suffisants pour renverser les prétentions de la science, viennent s'en ajouter d'autres non moins embarrassants. Il y aurait d'abord à rendre compte de la douleur. Dès que les animaux vivants font leur apparition, on est obligé de nous parler d'une lutte pour l'existence. Quand l'homme se montre, on ne sait comment, sur un théâtre évidemment préparé pour le recevoir, il faut qu'il lutte, lui aussi, et contre la maladie, et contre les passions, et contre lui-même.

Sans contredit il y a de l'ordre dans l'univers, soit dans les cieux, soit dans les organismes divers. Mais c'est un ordre provenant du désordre. Si l'homme a des aspirations supérieures, c'est uniquement pour sentir combien il reste en-dessous d'elles. Voilà des faits qui ne sont pas moins constatés que celui du développement dans le règne végétal et animal. On peut faire l'apologie de plusieurs de ces choses, mais sans réussir à les expliquer, par exemple, l'existence d'une tristesse incurable et de la folie. Quant à l'avenir, tout ce que la science peut nous dire, c'est que la chaleur du monde entier doit un jour finir par s'épuiser, et qu'ensuite

l'univers, dans cet état de désagrégation, sera consumé par le feu. Mais on ignore quelles combinaisons nouvelles pourront encore sortir de ce feu élémentaire. Et puis voici venir la loi morale avec son inflexibilité, nous parlant d'un jugement à venir, d'un compte à rendre.

La science et la révélation ne sont pas en contradiction quand il s'agit des grands faits de l'univers. Seulement tandis que la religion propose la solution de l'énigme, la science préfère négliger des faits dont elle ne réussit pas à se rendre compte. Cela étant, le devoir du chrétien est tout tracé. Il perdrait son temps à chercher à prouver aux naturalistes qu'il n'y a pas du vrai dans la doctrine du développement; il vaut mieux s'attacher à signaler les côtés religieux de cette doctrine nouvelle. Plus d'un naturaliste serait heureux qu'on lui montrât qu'il peut conserver sa vieille foi en Dieu et en la Bible et sa foi nouvelle en la science. Mais il importe de signaler en même temps les limites infranchissables de la doctrine nouvelle. Il y a des hommes qui, dès qu'ils ont fait quelques observations dans une branche quelconque des sciences naturelles, sans savoir le premier mot de beaucoup d'autres choses, en particulier de la philosophie et des sciences morales, s'imaginent qu'ils peuvent tout expliquer dans l'univers par la loi de l'évolution. Il importe de rappeler à ces enthousiastes qu'il peut bien y avoir cela de vrai, mais qu'en tout cas il y a aussi autre chose.

Il est impossible de ne pas rendre attentif à l'esprit de largeur et d'indépendance chrétienne qui a présidé à tout le débat sur cette grave question. Et puis, comme ces professeurs et ces pasteurs américains sont bien au courant de ces grands problèmes! Quel contraste avec notre ignorance! Elle est telle que ceux qui chez nous devraient être de force à débattre ces questions nouvelles ont à peine entendu parler de leur existence! Que voulez-vous, les uns sont engagés dans de graves et bruyants débats pour se disputer quelques ruines du passé. Comment pourraient-ils se préoccuper de l'avenir le plus prochain de la foi chrétienne? D'autres continuent leurs charges à fond contre d'anciens adver-

saïres qui n'existent plus et croient que tout va à merveille en Israël, parce qu'absorbés par ces jeux innocents ils ne s'aperçoivent pas de ce qui se passe autour d'eux. Ainsi agissent les hommes qui devraient penser et se préoccuper de ce qui se passe dans le monde. Quant aux autres, s'ils ne sont pas indifférents, ils considèrent la religion comme étrangère à tous ces débats, estimant qu'elle doit être soigneusement préservée de tout contact avec l'air du dehors de peur de détérioration, comme le talent de la parabole prudemment enveloppé dans un linge.

A la question générale du développement se rattache étroitement celle de l'homme primitif. Nous descendrions des animaux inférieurs : nos ancêtres auraient été dans une condition à peu près identique à celle des brutes. Il aurait fallu à la race des périodes d'une longueur démesurée pour s'élever jusqu'à la condition actuelle. Si nous en croyons le docteur Dawson, de Montréal, il y aurait déjà une forte réaction appuyée sur des faits constatés, contre ces assertions des plus exagérés d'entre les évolutionnistes. Tandis que, d'après leur théorie, on devrait trouver des races d'hommes toujours plus dégradées à mesure qu'on remonte le cours des âges, les découvertes récentes prouvent le contraire. Si on en excepte le fameux crâne du Néanderthal, dont l'âge est d'ailleurs inconnu, les têtes des plus anciens habitants de l'Europe rappellent tout à fait celles des races actuelles. Qui plus est, la grande taille, le développement extraordinaire des squelettes de ces âges reculés indiquent des hommes plus fortement constitués physiquement que la plupart des Européens d'aujourd'hui. Le cerveau sur lequel on insiste tant était également d'un volume plus considérable. L'homme fossile découvert à Mentone avait eu le bras gauche cassé et guéri, ce qui semble indiquer des races actives, guerrières peut-être. Les découvertes faites en Amérique concordent avec celles d'Europe.

Ces races primitives paraissent avoir eu des idées religieuses en rapport avec celles des premiers hommes de la Bible. Les tribus américaines, longtemps isolées de toutes les autres, admettaient un monothéisme primitif. Le Grand Esprit n'était

pas seulement le créateur du ciel et de la terre, il avait au-dessous de lui toute une suite d'esprits inférieurs, d'anges. Ces hommes croyaient à l'immortalité et à un jugement au delà de la tombe. L'idée d'un médiateur, d'un intercesseur entre Dieu et l'homme ne paraît pas leur avoir été étrangère. Jusque sur les os du mammouth, travaillés par l'homme contemporain, nous découvrons des signes d'idées religieuses; dans les plus anciennes sépultures on trouve des traces de viatique et des mesures prises en vue de l'existence nouvelle qui attendait les trépassés.

Reste la grosse question du temps. Ici encore l'exagération est loin d'avoir fait défaut, bien qu'il soit établi que l'homme a été contemporain de certaines espèces animales aujourd'hui disparues. Les caractères distinctifs des races actuelles se retrouvent déjà sur les plus anciens monuments d'Egypte. Naturellement les évolutionnistes ont été obligés de recourir à des périodes d'une longueur fabuleuse pour rendre compte du développement de ces races. Il tendrait à s'établir une loi nouvelle qui rendrait toutes ces suppositions inutiles. Les espèces, dès leur apparition, auraient eu, semble-t-il, un pouvoir inné d'expansion leur permettant d'atteindre en peu de temps leur limite géographique et de développer tous les caractères distinctifs constituant la race. Ces limites, une fois atteintes, les races vivent parallèlement jusqu'à ce qu'elles disparaissent les unes après les autres. D'après cette loi nouvelle, mise en avant par M. Hall, paléontologiste de New-York, quelques siècles auraient suffi pour donner naissance aux races d'hommes les plus différentes. Et sur ce point-là encore, la partie est loin d'être perdue.

Le docteur Dawson est tellement sûr de son fait, qu'il s'élève contre les théologiens trop disposés à renoncer à mettre d'accord la science et l'Ecriture sur ces questions-là. La Bible sans doute n'est pas un manuel scientifique, et à première vue il n'est pas toujours facile de mettre d'accord les vérités spirituelles avec celles de la nature. Toutefois la Bible, en qualité de livre de Dieu, ne saurait insulter à la nature; il y a des harmonies nécessaires entre le monde naturel et le monde spirituel.

D'autre part, le professeur Dawson reconnaît qu'il est déplorable de mettre sur le compte de la vérité divine des superstitions et des préjugés humains. L'antagonisme des hommes de science est en bonne partie provoqué par des idées accessoires qui, loin de venir de Dieu, ont pris naissance dans les époques les plus obscures de l'histoire. Le chrétien doit se garder d'accommoder sa croyance aux exigences de la science et de la littérature du jour. Cette erreur-là ne serait pas moins fatale. Ce que je demande, c'est que la vérité scripturaire ne soit pas confondue avec des idées étrangères provenant de l'homme et non de la Bible.

La règle, on le voit, est irréprochable. Reste la délicate question de l'application. Malheureusement le docteur Dawson, en ne voyant dans la Bible qu'un livre de Dieu, même quand il parle d'objets relevant des sciences naturelles, paraît avoir adopté une théologie de ces âges ténébreux encore plus humaine que divine.

Les faits seuls pourront montrer où la limite doit être placée. Pour les apprécier à leur juste valeur il faut, dit le professeur de Montréal, « que les chrétiens ne dédaignent pas de se tenir au courant des questions de cet ordre. Si le missionnaire croit indispensable d'étudier les croyances des plus grossières tribus, afin d'être mieux en mesure de leur enseigner la vérité, comment pourrions-nous ignorer les derniers résultats du travail intellectuel des hommes les plus cultivés ? Ils ne manqueront pas d'agir sur l'esprit de l'époque et, si on sait en faire un bon usage, ils peuvent servir à avancer la cause de Dieu. Qu'on se garde de considérer toujours l'homme de science incrédule comme un être malfaisant dont il n'y a qu'à se débarrasser. Il n'est souvent qu'une âme plongée dans les ténèbres, et cherchant péniblement la lumière dont il est parfois éloigné par les folies et les inconséquences des chrétiens. La séparation déplorable et qui va s'accusant de plus en plus entre ceux qui étudient les œuvres de Dieu et ceux qui croient en sa Parole ne doit pas être mise exclusivement sur le compte des hommes de science. Le théologien en sera rendu responsable dans la mesure où il aura contribué à

la provoquer, en corrompant les eaux de la vie par l'adjonction d'éléments terrestres malfaisants. »

M. le professeur Guyot, de Princeton, dans un travail *sur la cosmogonie de la Bible*, cherche à faire concorder les deux livres, celui de la nature et celui de la Genèse. « S'attacher, dit-il, à une interprétation de la Bible contredite par les œuvres de Dieu, c'est refuser de voir la lumière que Dieu lui-même s'est chargé de mettre devant nos yeux. Se refuser *à priori*, à admettre que cet antique document, la Genèse, puisse être d'accord avec les résultats de la science moderne, sous prétexte que son auteur ne peut avoir eu, dit-on, des connaissances de ce genre, au lieu de soumettre cette question à un examen impartial, comme quand il s'agit de faits, c'est là un procédé entièrement anti-scientifique. » C'est là s'avancer beaucoup plus que le rapporteur précédent : la Bible ne doit pas seulement s'abstenir de contredire les vérités de l'ordre naturel, on suppose qu'elle a eu l'intention de nous révéler une cosmogonie scientifique. C'est ce dernier point qui demanderait en tout premier lieu à être prouvé. Rien n'indique que l'auteur sacré ait eu les préoccupations qu'on lui prête bien gratuitement. L'auteur, c'est là l'essentiel, la seule chose qui doive nous intéresser ici, l'auteur est franchement | mono-théiste, et de son point de vue spiritualiste et théiste il nous dit moins comment les choses se sont passées que comment elles ont dû se passer. Les formes de langage et les divisions du temps sont nécessairement empruntées à l'usage de l'époque et ne sauraient avoir rien de scientifique ni d'objectif. M. Guyot peut avoir parfaitement raison dans sa manière de comprendre la cosmogonie, — en tout cela nous ne sommes qu'un pauvre laïque tout prêt à suivre docilement son curé, — mais nous doutons fort que l'auteur de la Genèse et ceux pour lesquels il écrivait aient eu le moindre pressentiment de toutes ces belles choses. Dites-nous qu'il n'est ni panthéiste, ni émanatiste, ni dualiste, mais de grâce, arrêtez-vous là. Quant à soutenir que les jours de la Genèse sont des périodes géologiques, que la terre est non pas ce que nous entendons par là, mais bien la matière cosmique primitive, dont Dieu

allait faire les cieux et la terre ; que les eaux sont une atmosphère fluide et gazeuse ; que le soir fut l'époque antérieure, sombre et chaotique, et le matin, le glorieux éclat de cette masse lumineuse, nous devons protester au nom du respect dû à toute exégèse historique, la seule admissible, la seule qui puisse mettre sur la voie de la vérité. Je ne sais trop si l'auteur de la Genèse se serait compris lui-même en attachant ce sens, censé profond, à ces expressions simples et familières ; mais nous savons bien une chose, c'est que ses contemporains n'y auraient rien compris. Cela nous suffit pour penser qu'il a dû être entièrement étranger aux préoccupations qu'on lui prête. En tout ceci nous ne raisonnons pas *à priori* ; nous maintenons comme seule admissible, comme seule dans la ligne de l'écrivain sacré, la signification que tout lecteur religieux attribue au récit, sans savoir plus de cosmogonie qu'on n'en savait quand le premier chapitre de la Genèse fut écrit. Eh ! que notre grand Pascal, qui ne fut pas un érudit, se montre à la fois plus hardi et plus sobre ! Devançant son siècle en cela comme en beaucoup d'autres choses, il se borne à dire : « Si Adam n'eût point péché et que Jésus-Christ ne fût point venu, il n'y eût eu qu'une seule alliance, qu'un seul âge des hommes ; *et la création eût été représentée comme faite en un seul temps.* » (*Pensées*, 2^e vol. pag. 283.) Voilà l'opinion de l'homme spirituel qui juge de toutes choses : il prend uniquement le côté religieux des questions et laisse à la science ce qui appartient à la science. Ne l'oublions pas, on ne réussira jamais à établir un accord prématuré entre le livre de Dieu et ses œuvres en faisant violence à l'une ou à l'autre des données du problème. La seule manière de hâter la solution de ces questions, c'est de demeurer toujours parfaitement simple et vrai, au risque de savoir ignorer et attendre. Sans nul doute, la Parole de Dieu et ses œuvres ne sauraient qu'être d'accord. Mais rien ne prouve que Dieu nous ait fait dans la Bible des révélations sur les sciences naturelles ou la cosmogonie et cela dans un langage incompréhensible aux contemporains, vrai grimoire que l'exégèse ecclésiastique des divers siècles aurait pour mission de solliciter en tous sens,

pour mettre le texte sacré d'accord avec les derniers résultats obtenus par les savants.

Le même esprit de progrès et de largeur chrétienne se retrouve dans la manière dont il a été parlé des rapports du protestantisme et du catholicisme. Chose fort rare, les catholiques de New-York n'ont pas été mécontents de l'Alliance ; ils ont avoué qu'on s'était donné de la peine pour les comprendre et pour leur rendre justice. Tous les travaux sur ce point sont loin cependant d'avoir la même valeur. Par une étrange inadvertance, faute d'être remonté jusqu'aux sources, l'évêque du Kentucky, le révérend docteur George-David Cummins, le fondateur de la nouvelle église épiscopale, en croyant établir un contraste entre la doctrine protestante et la doctrine catholique sur la justification, s'est laissé aller à prendre pour la doctrine officielle de l'orthodoxie les idées assez extérieures qui ont cours dans les rangs de l'évangélisme anglais. Il ignore le point de vue profondément religieux et mystique de la dogmatique réformée, pour mettre en présence des erreurs romaines un point de vue superficiel et exclusivement juridique qui est résultat des exagérations du dogme luthérien.

Le travail du docteur George-P. Fisher, professeur au collège de Yale, à New-Haven, Connecticut, sur le *protestantisme, le romanisme et la civilisation moderne*, fait déjà pénétrer plus avant dans l'esprit des deux systèmes. Mais le morceau vraiment original et instructif, c'est le rapport du docteur Storrs, de Brooklyn, sous ce titre : *Les appels que le catholicisme adresse aux hommes éclairés, dans les rangs du protestantisme*. C'est là vraiment un travail faisant honneur aux conférences de New-York. On voit que l'auteur s'est donné la peine d'étudier ce dont il parle. On ne trouve dans ce travail rien qui rappelle, même de loin, ce cri *no popery!* qu'on entend pousser en terre anglaise avec plus de vigueur et de passion que d'intelligence et de discernement. Cette étude est d'autant plus remarquable qu'elle est due à la plume d'un homme qui n'a d'affinité d'aucun genre avec le catholicisme. M. Storrs appartient à la branche la plus avancée du congrégationalisme, c'est-à-dire à la moins hiérarchique, à la plus ra-

dicale, à la moins formaliste de toutes les dénominations protestantes. Le rapporteur a demandé à ses auditeurs de ne pas considérer le papisme tel qu'ils le voient de leur point de vue protestant, mais tel qu'il apparaît du dedans aux âmes pieuses, aux prosélytes qui ont été gagnés par son charme irrésistible. Pour se rendre compte de l'attrait que le catholicisme exerce sur certains esprits, il ne faut pas le regarder uniquement par ses côtés sombres et stériles comme on le fait trop souvent. Nous devons nous dire, nous devons sentir qu'il y a des aspects du romanisme qui lui donnent, aux yeux de ceux qui le contemplent avec admiration, une beauté, une sérénité dépassant les plus belles visions des poètes, tandis qu'il offre le caractère solide, imposant du seul et unique temple de Dieu.

Naturellement la démonstration d'une pareille thèse puise sa force dans les détails ; on ne peut en donner une juste idée par un résumé aussi écourté. Le romanisme se présente avec le prestige d'une autorité toujours présente dans laquelle l'Esprit de Dieu réside et se révèle ; il offre une théologie solide, logique, satisfaisante ; il prétend placer le monde spirituel plus clairement à notre portée, et nous mettre avec lui dans des relations plus intimes ; il affirme procurer une certitude de salut plus ferme que dans tout autre système ; il se charge d'opérer la seule vraie sanctification de l'esprit et de la vie ; il peut en appeler à une histoire longue et vénérable ; il accueille les beaux-arts et sait s'en servir à ses fins ; il promet de reconstituer la société et de posséder, de régénérer un jour le monde entier. Ces traits caractéristiques se résument dans un seul, la prétention d'être ici-bas la représentation exclusive et parfaitement adéquate du royaume des cieux. Tout cela est faux ; ces prétentions sont monstrueuses, ces prétendus avantages sont fictifs ; les faits de l'histoire ne cessent de donner les plus éclatants démentis à ce romanisme idéalisé. Mais qu'importe ? Il ne s'agit pas d'examiner si ces prétentions sont vraies ou fausses. Il est hors de doute que bien des personnes éprouvent le besoin de les croire vraies, et voilà pourquoi elles vont, sans y regarder de trop près, demander au catholicisme de satisfaire des aspirations

dont on ne se préoccupe nullement soi-même de constater la légitimité. C'est parce qu'il est profondément humain au sens empirique, représenté par notre condition naturelle depuis le péché, que le catholicisme exerce une fascination irrésistible sur les hommes qui n'y regardent pas de trop près ; ils considèrent comme le sublime du genre de demeurer éternellement mineurs en religion, alors qu'il faudrait travailler sans cesse à atteindre une majorité virile et saine, à travers des luttes et des épreuves renaissant sans cesse. Or, on peut le dire sans crainte, ce sont bien les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de l'humanité au moins qui se contentent ainsi à bon marché et qui semblent avoir contracté ce pli ineffaçable. Voilà pourquoi le catholicisme ne périra jamais ; il sait trop bien tromper les besoins légitimes de l'humanité et en exploiter les mauvais instincts pour que les sectateurs lui fassent jamais défaut. Le catholicisme mourir ? Mais ne le voyez-vous pas renaître constamment, journallement dans le sein même des écoles protestantes qui s'imaginent lui être particulièrement hostiles ? N'est-ce pas du catholicisme ce besoin excessif d'autorité extérieure qui cherche sa satisfaction dans la Bible entendue légalement, et, suivant les tendances et les églises, dans l'objectivité de la doctrine, des sacrements, de la hiérarchie et des traditions ? Les formes avortées du catholicisme pullulent dans la chrétienté. Ils sont rares dans tous les temps, dans tous les pays, dans toutes les églises ceux qui sont de force à se passer de ces dieux qui *marchent devant nous*, que tout cœur humain, comme Israël dans le désert, veut avoir sous la main à ses jours et à ses heures, et que Rome se charge d'accommoder au goût de chacun. Si les germes de catholicisme abondamment répandus de toutes parts, depuis le protestant puritain, jusqu'au libre penseur ou à l'athée, en passant par le ritualiste fanatique et rusé levalaient et n'étaient pas empêchés d'arriver à leur complet développement par le manque de logique, l'usage, la tradition, mille influences heureuses ou fâcheuses, Rome reverrait les plus beaux jours, l'unité religieuse serait rétablie à tout jamais. Le moment serait venu d'en finir une bonne fois pour toutes avec cette poignée d'esprits inquiets,

difficultueux, exigeants, contre nature ; l'heure serait venue de se débarrasser de ces idéalistes, disons mieux, de ces spiritualistes chrétiens, si, en dépit de tous les charmes du formalisme, des attraites de la tradition, des bûchers de l'inquisition, des défaillances des faibles, des trahisons des habiles, le christianisme n'était condamné à en susciter de nouveaux, sous peine de s'abîmer lui-même et notre civilisation avec lui, dans un fétichisme digne de l'Empire du milieu et des rives du Gange.

J.-F. ASTIÉ.

(A suivre.)
